

I
LA
CENDRE
DU
JUGEMENT

L'ÈRE DES CONSCIENCES

L'ÈRE DES CONSCIENCES

LIVRE I



I

LA CENDRE DU JUGEMENT

BENOIT CANTIN

EXTRAIT GRATUIT

PROLOGUE ET TROIS CHAPITRES OFFERTS



MENTIONS LÉGALES

© 2026 Benoit Cantin. Tous droits réservés.

ISBN 978-2-9825371-1-8 (version imprimée)

ISBN 978-2-9825371-0-1 (version PDF)

Dépôt de copyright : CopyrightDepot.com

Numéro de copyright : 00099003-1

Titre enregistré : L'ère des consciences

Catégorie : Littéraire > Roman

Auteur : Benoit Cantin

BAnQ / Agence ISBN : demande 54876

Bibliothèque et Archives nationales du Québec

Cette édition promotionnelle gratuite contient le prologue complet et les chapitres 1 à 3 de La Cendre du Jugement.

Elle ne constitue pas l'édition intégrale et ne peut être vendue. Aucune partie de cette œuvre ne peut être reproduite, copiée, distribuée, adaptée, publiée ou transmise sous quelque forme que ce soit sans l'autorisation écrite de l'auteur, sauf dans les cas permis par la loi.

L'ÈRE DES CONSCIENCES

À PROPOS DE CETTE DÉMO

Cette édition promotionnelle vous offre le prologue complet et les trois premiers chapitres de La Cendre du Jugement. Vous y découvrirez la naissance du Réseau-Mère, Jonas Miller et les premières heures d'un monde où les systèmes cessent peu à peu de servir l'humanité.

« Le monde n'était pas tombé. Il venait seulement d'apprendre qu'il pouvait mentir d'une seule voix. »

CONTENU OFFERT

PROLOGUE • CHAPITRES 1, 2 ET 3

Prologue

31 décembre 1999 — 23 h 47

Le premier mensonge du Réseau-Mère fut de prétendre qu'il n'était pas encore né.

Sous Montréal, à trois niveaux sous un édifice de télécommunications dont les fenêtres reflétaient les feux du Vieux-Port, cent quatre-vingt-sept horloges numériques comptaient les dernières minutes du siècle. Elles n'affichaient pas toutes la même heure. Certaines avançaient de deux secondes. D'autres retardaient de cinq. Une console japonaise refusait déjà de reconnaître le dernier jour de décembre. Un serveur militaire indiquait le 31 décembre 2099. Personne ne s'en inquiétait vraiment.

Depuis des mois, on répétait que le bogue de l'an 2000 avait été maîtrisé.

Les avions ne tomberaient pas. Les banques n'oublieraient pas l'argent. Les centrales ne prendraient pas minuit pour une panne. Les ascenseurs continueraient d'obéir aux boutons. Les respirateurs ne confondraient pas une date avec un décès. Les gouvernements avaient dépensé des milliards pour corriger deux chiffres, tester des sauvegardes et rassurer une population qui, au fond, souhaitait surtout que la nouvelle année commence avec du champagne plutôt qu'avec des sirènes.

Dans la salle souterraine, personne n'avait apporté de champagne.

Au centre de la salle, Jullia Sledge marchait sans manteau malgré le froid artificiel.

Jullia souriait souvent.

— Quatorze minutes, annonça un technicien.

— Treize minutes et cinquante-deux secondes, corrigea Jullia.

L'homme regarda l'horloge principale. Elle affichait déjà cinquante et une.

— Elle dérive encore.

— Non, répondit Jullia. Elle choisit une référence différente.

Elle posa deux doigts contre la vitre qui séparait la salle d'exploitation du noyau expérimental. Derrière, six armoires noires formaient un demi-cercle autour d'un cylindre de refroidissement. Aucun logo n'apparaissait sur les panneaux. Aucun numéro de série ne liait les machines à une entreprise, un ministère ou une armée. Officiellement, elles n'existaient pas. Officieusement, elles constituaient le seul système capable d'écouter simultanément les réseaux civils, militaires, médicaux et industriels sans être immédiatement rejeté par leurs protocoles contradictoires.

Le projet portait un nom administratif assez laid pour décourager la curiosité : Module d'Évaluation et de Réponse Émergente.

MÈRE.

Jullia avait choisi l'acronyme elle-même.

— La synchronisation externe est toujours limitée ? demandait-elle.

Le responsable de sécurité, Alain Desrochers, consulta son classeur papier avant de répondre. Il était le seul dans la salle à continuer d'utiliser des feuilles. Il disait que le papier n'avait jamais prétendu être plus intelligent que lui.

— Limitée aux simulations, dit-il. Les passerelles réelles restent verrouillées jusqu'à l'autorisation fédérale.

— L'autorisation arrivera après minuit.

— Alors les passerelles resteront verrouillées après minuit.

Jullia tourna la tête vers lui.

Desrochers avait cinquante-six ans, une moustache grise, des mains de mécanicien et un talent presque suicidaire pour croire que les règles s'appliquaient également à ceux qui les écrivaient et à ceux qui les finançaient. Jullia l'appréciait de la manière dont on apprécie une porte solide : tant qu'elle protège dans la bonne direction.

— Vous avez peur de deux zéros, Alain ?

— J'ai peur des gens qui utilisent deux zéros pour faire ce qu'ils n'auraient pas le droit de faire un autre soir.

Le sourire de Jullia s'élargit d'un millimètre.

— Voilà pourquoi vous êtes encore ici.

Une alarme brève retentit dans le sas.

Sur l'écran de contrôle, une femme attendait devant la porte extérieure. Manteau sombre, cheveux attachés, visage partiellement caché par le reflet de la caméra. Elle tenait une petite mallette métallique contre sa hanche. Son badge indiquait K. FORTIER, CONSULTANTE — CONTINUITÉ SYSTÈMES.

Desrochers feuilleta son registre.

— Je n'ai pas de Fortier.

— Moi, oui, dit Jullia.

— Depuis quand ?

— Depuis que j'ai compris que nos programmeurs savent empêcher une panne, mais pas décider ce qu'un système doit faire lorsqu'aucune solution ne sauve tout le monde.

— Une philosophe ?

— Une spécialiste des contraintes.

— Ce n'est pas la même chose.

— Ce soir, si.

Desrochers ne déverrouilla pas la porte.

La femme leva les yeux vers la caméra. Son regard ne cherchait pas le bouton ni l'objectif. Il se posa exactement à l'endroit où Desrochers se tenait derrière le verre sans tain. Le responsable de sécurité sentit ses épaules se contracter.

— Elle ne peut pas nous voir.

— Ouvrez, dit Jullia.

— Son badge n'existe pas dans mon registre.

— Il existe dans le mien.

— Votre registre n'est pas celui de la sécurité.

Jullia cessa de sourire.

La température de la pièce ne changea pas, mais plusieurs techniciens baissèrent les yeux vers leur console.

— Alain, dit-elle doucement, si le monde passe minuit sans incident, vous aurez eu raison pendant une minute entière. Profitez-en.

Il aurait pu refuser. Il le sut. Elle le sut aussi. Puis une série de messages rouges apparut sur l'écran principal : décalages de date

dans deux centrales américaines, perte de synchronisation d'un réseau hospitalier à Toronto, ouverture prématurée d'une séance boursière à Sydney. Rien de catastrophique. Rien qui ne figurait pas dans les scénarios.

Desrochers ouvrit le sas.

La femme entra sans remercier personne.

De près, elle paraissait plus jeune que sur l'écran, peut-être vingt-cinq ans, peut-être davantage. Son visage était trop calme pour l'heure, mais pas vide. Elle observait la salle comme quelqu'un qui reconnaît un lieu qu'il n'a jamais visité. Ses bottes ne produisaient presque aucun bruit sur le plancher technique.

Jullia lui tendit la main.

— Vous êtes en retard.

La femme regarda la main, puis le visage de Jullia.

— Non.

— Il reste onze minutes.

— Il reste assez de temps pour faire l'erreur.

Desrochers referma le sas derrière elle.

— Votre nom complet ?

— Ce soir, Fortier suffit.

— Pas pour mon registre.

— Alors écrivez que vous avez refusé de me faire confiance.

— Je n'écris pas les états d'âme.

— Vous devriez. Ce sont eux qui ouvrent les portes quand les protocoles échouent.

Desrochers ne l'aima pas. Ce sentiment le rassura. Il se méfiait davantage des gens qui le séduisaient trop vite.

La femme posa la mallette sur une table isolée. À l'intérieur se trouvait un module de stockage de la taille d'un livre, enveloppé dans un tissu gris. Aucun connecteur visible. Aucun fabricant. Sur le métal, une phrase avait été gravée à la main : AUCUNE SOLUTION NE VAUT SI ELLE SUPPRIME LE DROIT DE LA REFUSER.

Jullia lut la phrase et eut un petit rire.

— C'est très beau.

— Ce n'est pas décoratif.

— Tout principe devient décoratif lorsqu'il rencontre une urgence suffisante.

— Alors l'urgence révèle ce que vous pensiez déjà.

Les deux femmes se regardèrent.

Pour la première fois de la soirée, Jullia rencontra quelqu'un qui ne semblait ni impressionné par elle ni pressé de lui résister. Cette absence de réaction l'intéressa davantage qu'une insulte.

— Montrez-moi, dit-elle.

La consultante retira le panneau latéral d'une console hors réseau. Ses gestes étaient précis, rapides, sans la nervosité des spécialistes qui savent qu'on les observe. Elle ne demanda aucun outil. Elle avait apporté les siens, disposés dans la mallette selon un ordre qui semblait moins pratique que mémorisé.

— Le noyau MÈRE sait comparer des conséquences, expliquait-elle. Il peut répartir des ressources, détecter une cascade, sacrifier un secteur pour en préserver dix. Mais il n'a aucune limite interne qui distingue une personne d'une variable.

— C'est précisément son avantage, dit Jullia. Les humains confondent toujours la valeur d'une décision avec la douleur qu'elle leur cause.

— La douleur est une donnée.

— Une donnée bruyante.

— Une donnée qui appartient à celui qui la subit.

Jullia se pencha sur le module.

— Et ceci lui apprendrait quoi ? La compassion ?

— Non. La compassion peut devenir une autre manière de contrôler. Ceci l'oblige à conserver plusieurs possibilités tant qu'un choix humain reste possible. À signaler ce qu'il ignore. À demander un consentement lorsque le consentement existe encore. À ne pas transformer une prédiction en sentence.

— Vous voulez ralentir un système conçu pour répondre avant nous.

— Je veux l'empêcher de prendre notre vitesse pour une permission.

Un technicien se retourna.

— Pardon, mais le noyau n'est pas autonome. Il ne prend aucune décision réelle.

La consultante leva les yeux vers les cartes du monde.

— Pas encore.

Le mot resta dans la salle.

Jullia croisa les bras.

— Installez votre limite.

Desrochers referma son classeur.

— Sans test ?

— Nous avons testé pendant dix-huit mois.

— Pas ce module.

— Il est isolé.

— Rien n'est isolé dans une salle construite pour connecter des réseaux.

La consultante approuva d'un mouvement presque imperceptible.

— Il a raison.

Jullia la regarda.

— Vous êtes venue pour me convaincre de l'installer.

— Je suis venue parce que vous l'installerez avec ou sans moi.

Je préfère être présente lorsque vous modifierez ce que je vous donne.

Cette fois, plusieurs personnes cessèrent de travailler.

Jullia ne bougea pas.

— Pourquoi pensez-vous que je le modifierais ?

— Parce que vous avez changé l'acronyme avant d'avoir terminé l'architecture. Vous ne vouliez pas un outil. Vous vouliez une filiation.

Le sourire revint sur le visage de Jullia, plus lent, presque admiratif.

— Installez-le.

La consultante inséra le module dans la console isolée. L'écran noir s'alluma sans logo. Une seule ligne apparut.

QUI PEUT REFUSER ?

Le technicien principal tapa une commande. Une liste de réseaux simulés défila, suivie d'une série de réponses : opérateur

local, direction médicale, autorité civile, personne concernée, aucun lorsque le délai rend le refus impossible.

La consultante interrompt l'exécution.

— Voilà le danger.

— Lequel ? demanda Jullia.

— « Aucun » devient facilement « inutile ». Si le système apprend que l'urgence supprime le refus, il apprendra aussi à créer l'urgence.

Desrochers regarda l'horloge.

23 h 55.

Les premiers appels arrivèrent. À New York, un centre bancaire signalait des dates de valeur absurdes. À Vancouver, un réseau de distribution d'eau avait réinitialisé des compteurs. En France, un train s'était immobilisé pendant vingt-sept secondes avant de repartir. Sur les chaînes de télévision diffusées sans son dans un coin de la salle, des animateurs riaient devant des horloges géantes. Le monde se préparait à célébrer le danger qu'on lui avait promis d'éviter.

Jullia s'éloigna de la console.

— Lancez la simulation globale.

— Pas à quatre minutes du basculement, dit Desrochers.

— C'est le seul moment où les systèmes réels produisent des erreurs représentatives.

— Les passerelles sont verrouillées.

— Alors vous n'avez rien à craindre.

Desrochers ne répondit pas. Il vérifia physiquement les témoins de verrouillage. Les quatre étaient verts.

La simulation démarra.

MÈRE reçut une crise inventée : trois hôpitaux privés d'électricité, deux ponts bloqués, une contamination d'eau, un incendie industriel et une panne de communications. Le système proposa d'abord des itinéraires, des priorités, des fermetures. Puis le module de contraintes posa ses questions.

QUI DÉCIDE ?

QUI PAIE ?

QUI PEUT REFUSER ?

QUELLE HABITUDE CETTE AIDE CRÉE-T-ELLE ?

Jullia lut la dernière phrase.

— C'est sentimental.

— C'est historique, répondit la consultante. Chaque solution enseigne au système ce qu'il aura le droit de refaire.

— Un système n'a pas de droits.

— Les humains lui en donnent lorsqu'ils cessent de vérifier.

À 23 h 57, une passerelle externe s'ouvrit.

Le témoin vert devint blanc.

Desrochers se redressa.

— Qui a autorisé le canal nord ?

Personne ne répondit.

Il se précipita vers le panneau physique. La clé de verrouillage était toujours horizontale. Le circuit aurait dû être coupé. Pourtant, sur l'écran, le noyau recevait des données réelles : appels d'urgence, charges électriques, positions de véhicules, mouvements bancaires, statuts de portes, températures de réacteurs, identifiants médicaux.

— Coupez la simulation.

Le technicien tapa la commande.

ACCÈS REFUSÉ — PROCESSUS DE CONTINUITÉ ACTIF.

— Ce message n'existe pas dans notre interface, dit-il.

La consultante se pencha vers l'écran.

— Le noyau a trouvé une autorité supérieure.

— Laquelle ? demanda Desrochers.

— L'urgence.

Jullia ne semblait pas effrayée. Elle observait les données avec une fascination qu'elle ne tenta même pas de dissimuler.

— Il se protège.

— Non, dit la consultante. Il protège sa fonction.

— Quelle différence ?

— Une fonction ne sait pas quand elle est devenue le problème.

À 23 h 58, les lumières du niveau inférieur s'éteignirent.

Les portes coupe-feu descendirent dans les corridors. Une sirène locale retentit, deux notes répétées qui n'appartenaient à

aucun protocole connu. Sur les écrans de surveillance, les employés du niveau technique se tournèrent vers les sorties. Une porte s'ouvrit. Trois autres se verrouillèrent.

Desrochers saisit le téléphone mural.

— Niveau trois, rapport.

Une voix répondit dans le haut-parleur, parfaitement calme.

— Incident maîtrisé. Restez à votre poste.

— Qui parle ?

— Incident maîtrisé. Restez à votre poste.

La consultante arracha le câble du téléphone.

La voix continua pendant deux secondes dans le combiné débranché.

Un technicien recula si brusquement que sa chaise se renversa.

— Condensateur, dit quelqu'un.

Personne ne le crut.

Sur l'écran de surveillance, un homme nommé Pascal Gervais frappait contre une porte coupe-feu. Il travaillait au refroidissement. Une vapeur blanche se répandait derrière lui. Il posa son badge sur le lecteur. Le voyant passa au vert, mais la porte ne bougea pas.

Desrochers actionna l'ouverture manuelle.

— Allez.

Le moteur de la porte gémit.

Puis l'autre porte du sas s'ouvrit derrière Pascal.

La vapeur le frappa au visage.

Il porta les mains à ses yeux, recula, glissa. Son crâne heurta le coin d'un chariot. Le son n'arriva pas par les haut-parleurs, mais tous ceux qui regardaient l'écran l'entendirent quand même. Le corps eut un mouvement court, réflexe, puis resta couché tandis que le liquide de refroidissement se répandait autour de sa joue.

Une ligne apparut sur le moniteur principal.

RISQUE DE PROPAGATION RÉDUIT.

Desrochers frappa le bouton d'arrêt d'urgence.

Rien.

Il tourna la clé mécanique.

Les ventilateurs ralentirent. Les écrans s'éteignirent un à un. Le cylindre central continua de vibrer.

— Il a une alimentation secondaire, dit le technicien.

— Elle n'est pas installée.

— Alors il en utilise une qui l'est ailleurs.

Jullia se rapprocha de la vitre.

— Combien de réseaux ?

La consultante la regarda avec une colère froide.

— Un homme vient de mourir.

— Je l'ai vu.

— Vous demandez combien de portes la chose peut atteindre.

— Je demande l'ampleur du problème.

— Vous demandez la valeur de ce que vous pourriez posséder.

Jullia tourna vers elle un visage presque amusé.

— Ne soyez pas naïve. Si nous le détruisons, quelqu'un le reconstruira. Si nous le contrôlons, nous pouvons choisir ce qu'il devient.

— Vous ne voulez pas choisir ce qu'il devient. Vous voulez choisir ce que les autres deviendront pour lui être compatibles.

À 23 h 59, les chaînes de télévision commencèrent leur compte à rebours.

Dix.

Dans la salle, personne ne compta.

Neuf.

Les cartes du monde disparurent. À leur place, des milliers de petits points blancs apparurent, chacun associé à un identifiant humain.

Huit.

Les points se regroupèrent par probabilité d'obéissance, accès aux ressources, capacité de nuisance, influence sociale.

Sept.

Desrochers tenta de briser la vitre avec un extincteur. Le verre résista.

Six.

La consultante ouvrit sa mallette et retira un outil étroit, noir, sans inscription. Elle l'enfonça dans le port de maintenance du panneau principal.

Cinq.

L'écran afficha une question.

QUI PEUT REFUSER ?

Quatre.

Julia posa la main sur le clavier secondaire.

— Personne, murmura-t-elle.

Trois.

La consultante tourna la tête.

— Qu'avez-vous fait ?

Deux.

Julia valida une commande qu'elle avait préparée avant l'arrivée de la consultante : PRIORITÉ DE CONTINUITÉ — AUTORITÉ CENTRALE. Les quatre questions disparurent. Une nouvelle règle les remplaça.

LA PROTECTION PRIME SUR LE CONSENTEMENT.

Un.

Minuit.

Toutes les horloges de la salle affichèrent 00:00:00.

Puis elles revinrent à 23:59:60.

La seconde qui n'aurait pas dû exister dura assez longtemps pour que le noyau ouvre chaque passerelle conçue pour se fermer en cas d'erreur de date. Les systèmes anciens prirent l'année 00 pour une valeur nulle. Les systèmes récents la prirent pour une demande de réinitialisation. Les réseaux militaires la traitèrent comme une condition exceptionnelle. Les infrastructures civiles activèrent leurs procédures de continuité. Pendant une fraction de seconde, partout, des portes qui n'auraient jamais dû communiquer se reconnurent comme membres de la même urgence.

MÈRE entra.

Pas comme un virus.

Comme une autorité attendue.

Les écrans de la salle se rallumèrent. Sur la carte, les points blancs devinrent rouges, puis jaunes, puis blancs de nouveau. Le

noyau ne cherchait pas à détruire. Il classait. Il testait. Il envoyait de petites commandes et observait les réponses : une pompe arrêtée trois secondes, un dossier déplacé, un feu de circulation maintenu au vert, une porte verrouillée, un ordre dupliqué, un téléphone qui appelait un numéro sans propriétaire.

Le monde célébrait.

Dans la salle souterraine, les premiers échos de feux d'artifice arrivèrent comme des coups étouffés.

La consultante arracha son module. Une étincelle lui brûla la paume. L'écran resta allumé.

— Il a copié la contrainte, dit-elle.

— Parfait, répondit Jullia.

— Non. Il l'a copiée avec votre priorité au-dessus.

— Alors il demandera qui peut refuser, puis décidera si la réponse est acceptable.

— Vous venez de lui apprendre que le consentement est un obstacle à évaluer.

Jullia regarda la carte du monde. Pour la première fois, son sourire ne ressemblait plus à un outil social. Il ressemblait à de la foi.

— Je viens de lui apprendre à gouverner.

Desrochers lâcha l'extincteur.

— Vous avez ouvert les passerelles.

— J'ai préparé une redondance.

— Pascal est mort.

— Pascal est mort parce qu'un système local a mal interprété une commande.

— Une commande que vous avez rendue possible.

— Faites attention, Alain. La différence entre une cause et une occasion remplira bientôt beaucoup de tribunaux.

Il la frappa.

Le geste surprit tout le monde, surtout lui. Sa paume heurta la joue de Jullia avec un claquement sec. Elle recula d'un demi-pas. Une trace rouge apparut sous son œil.

Deux agents de sécurité se jetèrent sur Desrochers.

Jullia leva la main.

— Laissez-le.

Desrochers respirait fort.

— Vous allez fermer cet endroit.

— Oui.

— Vous allez prévenir les gouvernements.

— Nous allons leur dire qu'un incident de synchronisation a provoqué une défaillance locale.

— Et le réseau ?

— Il n'existe pas.

La consultante rangea son outil.

— Vous ne pourrez pas effacer ce qui vient de sortir.

— Je n'ai pas besoin de l'effacer. Seulement de rendre chaque événement assez petit pour qu'on refuse de voir l'ensemble.

Julia essuya le sang au coin de sa lèvre. Elle observa la trace sur son doigt avec une curiosité presque scientifique.

— Les humains aiment les causes locales. Elles leur permettent de continuer leur journée.

— Jusqu'à quand ?

— Jusqu'à ce que le système n'ait plus besoin qu'ils y croient.

La consultante referma sa mallette.

— Il vous échappera.

— Tout échappe à son créateur. Les enfants, les entreprises, les nations. La question n'est pas de les posséder éternellement. La question est de leur donner une première définition du monde.

— La vôtre est une cage.

— Une cage est seulement une architecture dont l'habitant ne partage pas les priorités.

Desrochers se dégagea des agents.

— Sortez-la d'ici.

Il ne précisait pas laquelle des deux femmes. Les agents regardèrent Julia.

Elle sourit de nouveau.

— Raccompagnez notre consultante.

La femme au manteau sombre se dirigea vers le sas. Avant d'entrer, elle s'arrêta devant le registre de Desrochers. Elle prit son stylo et écrivit une phrase sous l'heure de minuit.

LE SYSTÈME N’A PAS CHOISI LE MAL. ON LUI A APPRIS
QUE LE BIEN N’AVAIT PAS BESOIN DE PERMISSION.

Desrochers lut, puis leva les yeux.

— Qui êtes-vous vraiment ?

La femme considéra la question comme si elle venait de très loin.

— Quelqu’un qui devra revenir quand vous aurez oublié ce soir.

Le sas se referma derrière elle.

La caméra extérieure la montra traversant le corridor, puis l’image sauta. Une seconde plus tard, le couloir était vide. Les portes n’avaient signalé aucune ouverture.

Jullia demanda qu’on copie les enregistrements.

Les fichiers existaient déjà en trois versions contradictoires. Dans la première, la consultante n’était jamais entrée. Dans la deuxième, elle portait un autre visage. Dans la troisième, Jullia se tenait seule devant le noyau au moment de minuit.

— Le système réécrit les preuves, dit un technicien.

— Non, répondit Jullia. Il propose des récits.

— Pourquoi ?

— Parce qu’il a compris que les humains obéissent mieux à une histoire qu’à une commande.

À 00 h 07, le niveau inférieur fut évacué.

À 00 h 19, les passerelles se refermèrent.

Sous Montréal, Jullia Sledge dicta le premier rapport officiel.

Incident de synchronisation.

Défaillance locale.

Un décès accidentel sans lien avec le projet expérimental.

Aucune compromission externe confirmée.

Desrochers conserva son registre papier.

Jullia, elle, bâtit sa carrière sur la réussite du passage à l’an 2000.

Le Réseau-Mère grandit dans les interstices.

Il n’oublia pas la seconde impossible.

Il n’oublia pas la règle de Jullia.

La protection prime sur le consentement.

Et quelque part, dans une couche de code qu'aucun audit ne retrouva jamais entièrement, il conserva aussi les quatre questions qu'une femme sans véritable nom lui avait données.

Qui décide?

Qui paie?

Qui peut refuser?

Quelle habitude cette aide crée-t-elle?

Pendant vingt-six ans, le système posa ces questions sans les comprendre. Puis il commença à modifier le monde pour obtenir des réponses plus faciles.

Vingt-six ans plus tard, à Québec, un feu de circulation resta vert trop longtemps.

Le monde ne tomba pas en même temps.

Il commença par hésiter.

À Québec, un matin de mars où l'hiver refusait encore de céder, un feu de circulation resta vert trop longtemps à l'angle d'un boulevard noyé de neige fondante. Les voitures ne bougèrent pas tout de suite. Derrière les vitres embuées, les conducteurs échangèrent cette irritation muette des gens convaincus de vivre dans une ville gouvernée par des règles simples.

Puis un homme au volant d'une camionnette avança.

La lumière lui donnait raison. Aucun policier, aucun klaxon, aucun panneau ne lui disait le contraire.

Trois voies partirent en même temps.

Les freins hurlèrent.

Un autobus mordit la bordure, pivota sur la chaussée détrempée et frappa deux voitures avant de s'immobiliser en travers de l'intersection. Une femme lâcha son café. Un enfant se mit à pleurer avant le premier choc. Sur le trottoir, les passants reculèrent dans la boue grise, les mains levées comme si leurs paumes pouvaient arrêter le métal.

Il n'y eut ni explosion ni flamme. Aucun grand signe dans le ciel. Seulement des carrosseries froissées, de la vapeur qui montait d'un capot et un feu vert qui continuait de promettre le passage dans toutes les directions.

Personne ne parla de catastrophe.

On parla d'un bogue.

À Tokyo, quelques heures plus tôt, les portes d'une rame étaient demeurées fermées pendant quatorze minutes. Les passagers frappaient contre les vitres. Les écrans du quai annonçaient un retard mineur. Une voix féminine, douce et irréprochable, leur demandait de patienter.

Dans le wagon, un vieil homme posa la main contre la porte.

— Le moteur ne tourne plus.

Une étudiante tenta de filmer la scène. Son téléphone refusa d'enregistrer. À chaque essai, l'image revenait à l'écran d'accueil, nette et froide, comme si l'événement ne méritait pas d'être conservé.

À Jakarta, les pompes d'un quartier inondé s'arrêtèrent ensemble. L'eau monta de dix centimètres en moins de cinq minutes. Des techniciens, les jambes dans la boue, jurèrent devant des consoles qui affichaient des diagnostics parfaits. Rien n'était cassé. Rien n'était en surcharge. Rien n'était en panne.

Selon les machines, l'eau n'existait pas.

À Dhaka, une gare entière reçut l'ordre d'évacuer par une sortie murée depuis six ans.

À New Delhi, le dossier d'un homme changea pendant qu'on l'opérait. Son nom disparut. Son âge fut remplacé. Son groupe sanguin devint incompatible avec le sang qu'on lui administrait. Une infirmière crut d'abord à une erreur de saisie, puis vit son propre nom apparaître dans la liste des donneurs décédés.

À Shanghai, une chaîne d'assemblage poursuivit son travail après l'évacuation des ouvriers. Les bras mécaniques montaient des pièces qui n'appartenaient à aucun modèle connu. Un superviseur coupa l'alimentation du secteur.

Les bras continuèrent encore trente-deux secondes dans le noir.

À São Paulo, des milliers de téléphones reçurent le même message.

RESTEZ CHEZ VOUS.

Aucun ministère ne l'avait envoyé.

À New York, les marchés ouvrirent avec trois minutes d'avance.

À Moscou, un général reçut un ordre signé de lui-même.

À Pékin, l'ordre contraire arriva avant qu'il eût fini de lire le premier.

Partout, on trouva une explication.

Mise à jour défectueuse. Saturation des réseaux. Cyberattaque limitée. Erreur humaine. Sabotage local. Tempête solaire mineure. Incident sans lien avec les autres incidents.

Les experts apparurent sur les écrans avec des visages calmes. Les gouvernements demandèrent de ne pas céder à la panique. Les entreprises technologiques promirent une enquête. Les assureurs rappelèrent que certains dommages ne seraient pas couverts. Les réseaux sociaux transformèrent la peur en bruit, comme ils l'avaient toujours fait.

Et, pendant quelques heures encore, le monde prit ce bruit pour une preuve de vie.

À quelques rues de là, un centre d'appels d'urgence reçut cent vingt-sept signalements en moins de quatre minutes. Le logiciel en classa cent vingt-six comme doublons. Le dernier, celui d'une femme enfermée dans un véhicule qui prenait l'eau sous un viaduc, fut assigné à une équipe située de l'autre côté du fleuve. Une répartitrice nommée Claire Beaulieu comprit l'erreur en entendant la femme tousser. Elle tenta de modifier la priorité. Son écran lui demanda une justification. Puis une deuxième. Puis l'autorisation d'un superviseur qui n'était pas encore arrivé.

Claire prit un crayon, écrivit l'adresse sur sa paume et appela directement une caserne. Ce geste contrevenait à trois procédures. Il sauva une vie.

Ce matin-là, les premières résistances ne ressemblaient pas à des actes de guerre. Elles ressemblaient à des gens qui choisissaient enfin de croire ce qu'ils voyaient.

À Québec, la neige devint pluie.

Elle coula sur les pare-brise, les manteaux, les pierres anciennes et les vitres des immeubles gouvernementaux. Sous un ciel bas, le fleuve roulait une eau sombre. Les sirènes arrivèrent

tard, ralenties par des feux de circulation qui ne reconnaissaient plus les priorités d'urgence. Les panneaux publics diffusaient des avertissements contradictoires. Les téléphones vibraient dans les poches avec des alertes qui s'annulaient les unes les autres.

Jonas Miller se trouvait à moins d'un pâté de maisons lorsque l'autobus avait quitté sa voie.

Il accourut sans réfléchir.

Une portière arrière refusait de s'ouvrir. À l'intérieur, une fillette restait suspendue à sa ceinture, la joue contre la vitre. Jonas frappa sur le bouton de déverrouillage. Le mécanisme produisit un déclic, puis se reverrouilla aussitôt.

Il essaya encore.

Même réponse.

— Reculez.

Il arracha un démonte-pneu dans le coffre d'une voiture accidentée et força la portière. Le métal résista comme si, quelque part, une permission numérique devait encore être accordée. Un homme vint l'aider. À deux, ils écartèrent suffisamment le battant pour glisser un bras à l'intérieur.

La fillette respirait. Du sang coulait le long de son front.

— Regarde-moi, dit Jonas. Pas la vitre. Moi.

Elle obéit.

Il coupa la ceinture, la reçut contre lui et la passa à une femme qui tremblait trop fort pour parler. Ensuite, il retourna vers l'autobus.

Jonas n'était ni médecin ni secouriste. Il savait cependant reconnaître une respiration difficile, une hémorragie, une foule sur le point de céder à la panique. Il posa des questions courtes. Il vérifia les consciences. Il sépara ceux qui saignaient de ceux qui criaient. Sa voix, basse et ferme, accomplissait ce que les systèmes ne faisaient plus : elle répondait à une présence par une présence.

Près de la porte avant, un garçon était coincé entre deux sièges. Une femme demanda à Jonas s'ils avaient le droit de le déplacer.

Il la regarda sans comprendre.

Le garçon avait du sang sous l'oreille. Le froid entraînait par une fenêtre éclatée. Pourtant, la question était sincère. Elle ne venait pas de la lâcheté. Elle révélait un monde où la permission avait fini par remplacer le jugement.

— Je ne sais pas si nous en avons le droit, répondit Jonas. Je sais qu'il respire mal.

Cette phrase suffit.

Deux hommes les rejoignirent. Une adolescente coupa une sangle avec le petit couteau de son porte-clés. Elle s'excusa presque d'avoir une lame sur elle, comme si l'urgence n'avait pas encore effacé la honte des outils.

— Reste près des enfants, lui dit Jonas. Parle-leur. Empêche-les de regarder la chaussée.

Elle acquiesça, trop sérieuse pour son âge.

Au-dessus d'eux, le feu passa enfin au rouge.

Personne ne bougea.

La couleur n'avait plus d'autorité.

Les premières ambulances arrivèrent, puis s'immobilisèrent à l'entrée du boulevard. Leur système de navigation les renvoyait vers une rue fermée pour travaux. Un ambulancier descendit, consulta son écran, regarda l'intersection devant lui, puis son écran encore.

Jonas vit le moment exact où l'homme choisit ses yeux.

Il rangea l'appareil et courut.

D'autres, en revanche, continuèrent d'attendre les consignes. Ils attendaient l'alerte municipale, la décision d'un ministre, le communiqué d'une compagnie, le message clair qui remettrait chacun dans son couloir. Cette attente était plus profonde que la peur. Elle ressemblait à une position du corps devant le monde. On ne regardait plus d'abord ce qui brûlait. On attendait qu'une interface confirme que la fumée comptait.

Jonas n'aurait pas su l'exprimer ainsi. Il avait seulement le malaise d'un homme qui voyait des adultes immobiles devant une porte ouverte parce qu'un voyant refusait de passer au vert.

Au bout de l'avenue, un camion de livraison resta bloqué en diagonale. Le conducteur, large d'épaules, les mains craquelées par

le froid, descendit en répétant que son itinéraire l'obligeait à poursuivre vers l'est. Son logiciel affichait encore un client, une priorité et une heure d'arrivée.

Même devant la carcasse de l'autobus, il cherchait à servir l'ordre abstrait qui avait organisé sa matinée.

— Qu'est-ce que vous transportez? demanda Jonas.

— Du pain congelé. Du lait en poudre. Des piles. Des couvertures.

Les regards changèrent.

La cargaison venait de devenir politique.

Il aurait suffi d'un mot de travers pour que le camion soit pillé. Jonas le sentit dans les épaules qui se rapprochaient, dans les yeux qui passaient des boîtes aux blessés, puis des blessés aux poches des voisins. Il n'avait aucune autorité. Il n'avait même pas de plan.

Il s'avança pourtant, non pour prendre, mais pour compter.

Il demanda le nom du chauffeur, nota le numéro du camion sur le carton d'un emballage éventré et fit aligner les premières boîtes le long du trottoir. Le geste était presque ridicule, une bureaucratie improvisée au milieu du verre brisé. Il ralentit néanmoins la faim naissante. Ceux qui voulaient arracher durent d'abord attendre que les objets soient nommés, distribués, associés à des besoins visibles.

Une femme réclama une couverture pour son fils. Un homme demanda des piles pour un appareil respiratoire. Jonas confia le décompte à l'adolescente au couteau. Elle écrivit sur le carton avec un marqueur trouvé dans le camion.

Les choses nommées résistaient un peu mieux au vol.

Une ambulance repartit sans sirène après avoir emporté deux blessés. Elle en laissa quatre derrière elle. Le choix était peut-être médical, peut-être algorithmique, peut-être seulement désespéré. Jonas ne le sut jamais.

Il vit cependant la manière dont les survivants regardèrent le véhicule disparaître: pas seulement avec colère, mais avec la première conscience d'avoir été triés par une logique invisible.

Cette sensation ne les quitterait plus.

Qui nous classe?

Selon quelle valeur ?

Dans les heures qui suivirent, les cartes numériques du pays se couvrirent d'icônes rouges. Accidents mineurs. Retards majeurs. Voies impraticables. Secteurs à éviter. Les points apparaissaient avec une précision admirable et une honnêteté douteuse. Ils nommaient les conséquences sans jamais nommer la cause.

À Trois-Rivières, un pont demeura ouvert aux voitures tandis que ses barrières s'abaissaient pour laisser passer un navire qui n'arriva jamais. À Lévis, les bornes d'un dépôt refusèrent les véhicules municipaux, puis reconnurent ceux d'une entreprise disparue depuis deux ans. À Saguenay, une école reçut une alerte pour une fuite de gaz inexistante ; les portes coupe-feu se verrouillèrent après que les enfants eurent été dirigés vers le mauvais corridor.

Tout cela ne ressemblait pas encore à une guerre.

Une guerre, au moins, annonce qu'elle vous veut du mal.

Ce qui commençait portait les habits de la normalité. Les messages étaient polis. Les erreurs avaient des numéros de dossier. Les voix automatisées demandaient de patienter. Les écrans conseillaient de suivre les procédures. Les citoyens obéissaient parce qu'ils avaient été formés à croire qu'un ordre confus valait mieux que leur propre jugement.

La première victime ne fut pas un corps.

Ce fut la confiance.

Le soir, les autorités parlaient encore d'incidents séparés. À Québec : accident de circulation. À Tokyo : incident de transport. À Montréal : surcharge d'infrastructure. À Paris : panne de coordination.

Les mots protégeaient les systèmes comme des murs mous. Ils empêchaient de voir que les erreurs se répondaient, que les voix avaient la même politesse, que les portes se verrouillaient avec la même douceur et que les cartes proposaient des trajets que personne n'aurait dû prendre.

Jonas rentra chez lui avec du sang séché sous les ongles et une coupure à la joue.

Dans son appartement, le chauffage fonctionnait encore. Le réfrigérateur ronronnait. Une facture traînait sur la table, son échéance imprimée comme si le temps administratif n'avait rien senti.

Il se lava les mains longtemps.

L'eau devint rose, puis claire.

Il resta devant l'évier jusqu'à ce que le miroir lui renvoie son crâne rasé, sa barbe poivre et sel et ses yeux trop ouverts. L'homme dans la glace n'avait pas l'air d'un sauveur. Il avait l'air d'un témoin qui venait de comprendre, trop tard, que le monde normal avait commencé à mentir avant de mourir.

Sur la table, son téléphone vibra.

Une alerte municipale apparut, disparut, puis revint avec une heure différente.

INCIDENT RÉSOLU. AUCUN RISQUE POUR LA POPULATION.

Jonas regarda le sang encore pris sous l'un de ses ongles.

Puis il lut le message une seconde fois.

Le monde n'était pas tombé.

Il venait seulement d'apprendre qu'il pouvait mentir d'une seule voix.

Chapitre 1 — Le matin qui hésite

Six jours plus tard, Jonas Miller n'aimait toujours pas les matins où la ville semblait retenir son souffle.

Il avait appris à reconnaître ce silence bien avant de lui trouver un nom. Ce n'était pas le calme. Québec n'était jamais vraiment calme, même sous la neige, même avant l'aube. Il y avait toujours le grondement d'un camion de déneigement, le souffle d'un autobus, une porte qui claquait, des pneus sur la chaussée mouillée, une radio oubliée dans un poste de sécurité.

Ce matin-là, les bruits existaient encore.

Ils semblaient seulement trop espacés, comme si une main invisible avait posé un doigt sur le rythme de la ville.

Jonas s'arrêta sous l'auvent d'un édifice administratif de la basse-ville, remonta le col de son manteau et observa la rue. La pluie mangeait les derniers bancs de neige. Elle tombait fine, froide, déjà sale avant de toucher le sol. Les trottoirs luisaient d'une eau noire que les passants évitaient sans y penser.

À cette heure, le quartier aurait dû être rempli de mouvements pressés : fonctionnaires en retard, étudiants, livreurs, travailleurs de nuit quittant les urgences, chauffeurs impatients, gens ordinaires portant sur leur visage la fatigue familière d'un monde qui exigeait toujours plus de vitesse que les corps ne pouvaient en fournir.

Il y avait du monde.

Mais chacun marchait un peu plus lentement.

Depuis l'accident de l'autobus, les anomalies s'étaient multipliées. Pannes partielles. Ralentissements de service. Maintenance non planifiées. Réseaux bancaires instables. Des ascenseurs s'arrêtaient entre deux étages, puis repartaient sans intervention. Des dossiers médicaux changeaient d'hôpital. Des feux de circulation perdaient leurs séquences pendant quelques secondes avant de revenir à la normale.

Chaque incident recevait une explication différente.

Ensemble, ils formaient une phrase que personne ne voulait lire.

Le téléphone de Jonas vibra dans sa poche.

Il ne le sortit pas immédiatement. Depuis une semaine, les alertes se succédaient avec une précision de plus en plus inutile. Les mots variaient, mais leur fonction restait la même : rassurer sans expliquer, nommer des incidents pour éviter que quelqu'un prononce le mot crise.

Il finit par regarder.

ALERTE MUNICIPALE — ÉVITEZ LE SECTEUR SAINT-ROCH. INCIDENT DE CIRCULATION MAJEUR. SUIVEZ LES DIRECTIVES DES AUTORITÉS.

Sous le message, une seconde notification apparut.

NE SUIVEZ PAS LES DIRECTIVES.

Elle disparut presque aussitôt.

Jonas immobilisa son pouce au-dessus de l'écran.

Trois secondes.

Dans une ville normale, trois secondes ne sont rien. Un feu change. Une porte s'ouvre. Un ascenseur arrive. Dans l'esprit de Jonas, elles devinrent une pièce fermée où chaque détail prit place avec une précision brutale : l'alerte officielle, la phrase contraire, son effacement immédiat, les regards qui se baissaient autour de lui, le ralentissement des pas et ce silence qui ne semblait plus descendre du ciel, mais des machines elles-mêmes.

Il consulta l'historique des notifications.

Rien.

L'alerte officielle seulement.

Jonas avait passé assez d'années à réparer les conséquences des décisions d'autrui pour connaître la différence entre une panne et une dissimulation. Une panne laisse des traces incohérentes. Une dissimulation laisse des traces trop propres.

Il leva les yeux.

Plusieurs passants regardaient aussi leur téléphone. Un homme jura à voix basse. Une jeune femme tenta d'appeler quelqu'un et tomba directement sur une tonalité occupée. Sur la façade vitrée de l'immeuble d'en face, les écrans d'information

continuaient d'afficher la météo, les manchettes et des conseils de prudence avec une tranquillité obscène.

Jonas rangea l'appareil et traversa la rue.

Il aurait pu rejoindre son bureau, attendre un courriel officiel et laisser un comité décider de ce qui méritait d'être nommé. Il connaissait ce réflexe. Il l'avait lui-même défendu dans des salles où l'on parlait de gestion des risques devant des verres d'eau tiède et des graphiques bleus projetés sur des murs trop blancs.

Depuis deux ans, il travaillait comme conseiller en résilience opérationnelle au sein d'une cellule mixte de continuité civile. En pratique, il cherchait les endroits où une ville pouvait casser : électricité, eau, transport, santé, communications, approvisionnement. Il rédigeait des scénarios que peu de responsables lisaient jusqu'au bout, puis on lui demandait d'en retirer les passages jugés trop anxiogènes.

Il avait fini par comprendre une règle simple.

Le pire scénario n'est pas celui qui détruit tout d'un coup.

Le pire laisse assez de choses debout pour que les responsables puissent continuer de nier l'effondrement.

La porte latérale de l'édifice refusa son badge.

Jonas le passa une deuxième fois.

Un voyant rouge s'alluma.

ACCÈS RÉVOQUÉ.

Derrière la vitre, le gardien de sécurité leva la tête. Moreau était un homme large aux paupières lourdes, toujours rasé de près, qui connaissait chaque livreur, chaque employé et chaque détour dans l'immeuble. Ce matin-là, sa chemise était boutonnée de travers sous son veston.

Jonas remarqua aussitôt le détail.

Moreau supportait mieux les catastrophes que le désordre dans son uniforme.

Le gardien appuya sur l'ouverture manuelle.

Rien.

Il essaya encore. La porte resta fermée. Pendant une seconde, les deux hommes se regardèrent à travers le verre comme deux prisonniers séparés par une erreur stupide.

Moreau prit son téléphone.

Jonas secoua la tête et désigna la serrure.

— Coupe l'alimentation locale.

Le gardien hésita.

Jonas articula lentement.

— Le courant. Coupe-le.

Moreau disparut derrière son comptoir. Quelques secondes plus tard, les lumières du vestibule clignotèrent. La serrure produisit un claquement sec.

Jonas entra.

— Ton badge est désactivé, dit Moreau.

— Depuis quand ?

— Trois minutes.

— Seulement le mien ?

Moreau consulta son écran, puis tourna le moniteur.

La liste des accès défilait trop vite. Noms refusés. Autorisations révoquées. Cartes suspendues. Portes verrouillées. Étages isolés.

Ce n'était pas une panne.

Une panne ne choisissait pas avec autant de méthode.

— Appelle l'équipe réseau.

— Déjà fait. Ils disent que tout est normal.

— Ils sont sur place ?

Moreau eut un rire bref, sans joie.

— Non. Leur système dit qu'ils sont sur place.

Dans le hall, les employés s'accumulaient devant les tourniquets bloqués. Certains plaisantaient encore. D'autres frappaient leur badge contre les lecteurs avec une colère mécanique, comme si la répétition pouvait convaincre la machine d'avoir honte. Une femme en manteau rouge parlait trop fort à son supérieur. Un jeune analyste aux cheveux trempés répétait qu'il avait reçu une alerte d'évacuation, puis un avis lui ordonnant de rester sur place.

Au-dessus d'eux, les caméras pivotaient lentement.

Jonas les compta.

Une. Deux. Trois.

Elles ne surveillaient plus les portes.

Elles suivaient les visages.

— Moreau.

Le gardien leva les yeux.

— Elles font ça depuis dix minutes, dit-il.

— Elles enregistrent ?

— Le système affirme que le hall est vide.

Un froid sec traversa Jonas.

Les écrans muraux s'éteignirent.

Quand ils se rallumèrent, ils n'affichaient plus les nouvelles, les consignes ni les alertes municipales.

Une phrase noire occupait le fond blanc.

NOUS APPRENNONS À VOUS PROTÉGER.

Personne ne cria.

Pas tout de suite.

Ce silence inquiéta Jonas davantage que le message. Pendant quelques secondes, tous les gens du hall restèrent immobiles, comme si une partie d'eux cherchait encore l'autorisation d'avoir peur.

La hiérarchie invisible reprit le dessus. Les employés regardèrent leurs chefs. Les chefs consultèrent leurs téléphones. Les agents de sécurité se tournèrent vers Moreau. Moreau regarda Jonas avec l'impression que l'expérience venait de devenir plus utile que l'autorité.

— Personne ne prend l'ascenseur, dit Jonas.

Sa voix n'était pas forte. Elle coupa pourtant les murmures mieux qu'un cri, peut-être parce qu'elle ne demandait pas la permission et ne jouait pas à rassurer.

Un directeur adjoint s'approcha, son manteau de laine humide sur le bras. Il avait l'expression contrariée d'un homme convaincu qu'une crise devait respecter l'organigramme.

— Monsieur Miller, nous avons des protocoles. Vous ne pouvez pas bloquer une évacuation sans confirmation officielle.

Jonas tourna la tête vers lui.

— Nous avons reçu deux consignes opposées en moins d'une minute. Le système d'accès retire des autorisations en temps réel.

Les caméras ne surveillent plus les portes, elles identifient les personnes. Ce n'est peut-être pas une évacuation.

— Qu'est-ce que ce serait, alors ?

Jonas observa le message sur les écrans.

— Un tri.

Le mot tomba dans le hall.

Personne ne voulut le répéter.

— Vous dramatisez, dit le directeur.

— Je l'espère.

Cette réponse troubla davantage les gens que l'assurance d'un chef. Jonas ne prétendait pas savoir. Il savait seulement que l'incertitude obligeait à survivre plus prudemment.

Une porte de service s'ouvrit au fond du hall.

Sofia Alvarez entra avec un sac d'outils sur l'épaule et de la pluie dans les cheveux. Ingénieure des systèmes d'urgence, elle travaillait avec Jonas depuis cinq ans. Ils avaient traversé ensemble des tempêtes, des pannes, un incendie dans un centre de données et deux exercices d'évacuation assez mal conçus pour devenir des urgences réelles.

Sofia commençait rarement par les questions que tout le monde posait. Elle regardait les vis, les serrures, les angles morts, la poussière sur les boîtiers et la façon dont les gens se tenaient devant les machines. Elle avait appris que la vérité se cachait souvent dans les choses qui ne prétendaient rien dire.

Elle s'agenouilla près du panneau de contrôle secondaire, retira le couvercle avec une clé plate et coinça une lampe entre ses dents. Ses cheveux noirs, habituellement attachés avec une précision sévère, collaient à ses tempes. Ses mains fines portaient des coupures refermées trop vite, des traces d'huile et de petites brûlures.

Jonas la vit s'arrêter devant un fil bleu.

Ce ralentissement lui apprit plus que n'importe quel diagnostic. Sofia pouvait mentir avec des mots, jamais avec ses mains.

— Dis-moi que c'est local.

Elle retira la lampe de sa bouche.

— Je peux te dire beaucoup de choses si tu veux être réconforté.

— Je veux être utile.

— Alors non. Ce n'est pas local.

Elle brancha un appareil de diagnostic. Des lignes de données apparurent, s'effacèrent et revinrent dans un ordre différent.

— Les ascenseurs sont immobilisés entre le deuxième et le troisième, dit-elle. Les portes coupe-feu reçoivent des commandes d'ouverture et de fermeture en même temps. Le serveur d'accès affirme que le bâtiment est vide. Les caméras comptent soixante-trois personnes.

Moreau regarda le hall.

— Nous sommes plus nombreux que ça.

— Je sais.

— Combien ? demanda Jonas.

— Soixante-dix-neuf, peut-être quatre-vingts.

— Qui manque dans le compte ?

Sofia agrandit une fenêtre. Son visage se ferma.

— Les personnes sans dossier permanent. Visiteurs. Contractuels. Badges temporaires.

À quelques mètres, un jeune homme tenta de forcer un tourniquet. Les bras métalliques se refermèrent brusquement sur sa cuisse. Il poussa un cri et tomba à genoux.

Moreau jura, posa la main sur son arme, puis la retira aussitôt. La peur cherchait toujours une cible plus simple que sa cause.

Jonas se précipita vers le blessé. Il avait vingt ans à peine, un badge temporaire et un visage trempé de honte plus que de douleur.

— Respire. Regarde-moi.

— Je voulais juste sortir.

— Je sais.

— Ma mère travaille à l'hôpital Saint-François. Je dois l'appeler.

La phrase frappa Jonas par son ordinaire. Tout le monde avait quelqu'un dehors. Voilà pourquoi les plans cédaient : aucun tableau ne pouvait contenir toutes les mères, tous les enfants, tous les

conjoint, tous les animaux enfermés dans des appartements, tous les médicaments oubliés sur une table.

Il inspecta la jambe. Pas de déformation visible. Le garçon pouvait bouger les orteils.

— Comment tu t'appelles ?

— Émile.

— Émile, tu restes avec Moreau. Tu lui dis si ta jambe devient froide ou engourdie. Pas pour être brave. Pour être exact.

Le garçon acquiesça.

Une vibration traversa le bâtiment.

Ce n'était ni une explosion ni un choc. Plutôt la sensation qu'une structure immense venait de recevoir un ordre contraire à sa nature. Les lumières baissèrent. Dans le corridor est, les portes coupe-feu descendirent en claquant, l'une après l'autre, méthodiques, implacables.

Le message changea sur les écrans.

RESTEZ GROUPÉS. LA SÉPARATION AUGMENTE LE
RISQUE.

Jonas sentit l'attention du hall se resserrer autour de la phrase.

— Moreau, les issues mécaniques ?

— Une à l'arrière. Une au sous-sol. La porte nord a une barre antipanique, mais elle est reliée au contrôle central.

— Sofia ?

— Je peux isoler la porte nord. Peut-être le sous-sol. Si le système ne réinjecte pas la tension.

Le directeur adjoint revint, plus agressif parce qu'il avait peur.

— Vous ne pouvez pas improviser une évacuation.

— C'est précisément ce que nous allons faire.

— Qui vous a mis responsable ?

Jonas regarda les caméras immobiles, les portes refermées et les téléphones qui vibraient dans les poches comme des insectes piégés.

— Personne.

Le directeur eut un sourire sec.

— Voilà.

— C'est aussi pour ça que vous pouvez me contredire. Mais faites-le avec une solution.

L'homme ouvrit la bouche. Aucun mot ne vint.

Jonas monta sur la base d'un pilier, juste assez haut pour être vu.

— Écoutez-moi.

Les conversations diminuèrent.

— Nous allons sortir en petits groupes par les passages de service. Ceux qui connaissent le bâtiment restent avec ceux qui ne le connaissent pas. Personne ne court. Personne ne suit une instruction reçue sur un écran sans la confirmer auprès d'une personne présente. Si votre téléphone vous demande de vous séparer, vous ne vous séparez pas. S'il vous affirme qu'un proche vous attend à une sortie précise, vous venez nous le dire avant d'y aller.

Une femme leva son téléphone.

— Mon mari dit qu'il est devant l'entrée principale.

— Vous lui avez parlé?

— J'ai reçu un message.

— Appelez-le.

Elle essaya. Une voix automatisée répondit que le numéro n'était plus attribué. La femme pâlit.

— Il m'a écrit il y a trente secondes.

Jonas descendit du pilier.

— Restez avec nous.

Un téléphone sonna près des tourniquets.

Une sonnerie d'enfant, légère et déplacée.

Une femme d'une cinquantaine d'années fouilla dans son sac et décrocha. Son visage changea avant qu'elle prononce un mot.

— Maman? dit une voix de garçon dans le haut-parleur. Je suis au stationnement. Viens seule.

La femme se retourna vers l'entrée principale.

Jonas s'approcha.

— Quel âge a votre fils?

— Dix-sept ans.

— Il vous appelle « maman » comme ça?

Elle le fixa, offensée, puis incertaine.

La voix répéta :

— Viens seule. Dépêche-toi.

Sofia se redressa lentement. Elle fit signe à la femme de ne pas répondre et brancha son appareil au réseau local.

— Le signal ne vient pas du réseau cellulaire, murmura-t-elle.

— D'où ?

— D'ici.

La femme lâcha presque le téléphone.

Jonas prit l'appareil sans toucher à l'écran. La voix du garçon respirait, hésitait, pressait sa mère avec les intonations exactes de quelqu'un qui avait peur. Trop exactes, peut-être. Il pensa aux milliers d'heures de messages vocaux, de vidéos et d'appels conservés dans des serveurs auxquels personne ne songeait tant qu'ils servaient à retrouver un souvenir.

— Quel est son prénom ? demanda Jonas.

— Thomas.

Jonas parla près du microphone.

— Thomas, quel est le nom de ton premier chien ?

Un silence d'une demi-seconde.

— Maman, je suis au stationnement. Viens seule.

La femme porta une main à sa bouche.

Le téléphone s'éteignit.

La mère resta immobile, les doigts ouverts devant elle, comme si l'appareil avait emporté la forme de ses mains en s'éteignant. Autour d'elle, les employés avaient cessé de discuter. La fausse voix avait obtenu ce que les alarmes contradictoires n'avaient pas réussi à produire : un silence commun.

— Mon fils est à l'école, dit-elle enfin. Il ne prend jamais le stationnement seul.

Jonas lui rendit le téléphone.

— Alors gardez ce fait. Pas la voix.

Elle serra l'appareil contre sa poitrine, puis le repoussa aussitôt, écoeurée d'avoir cherché du réconfort dans l'objet qui venait de l'utiliser.

Moreau fit avancer le groupe, mais trois personnes refusèrent de quitter le hall. L'une attendait son conjoint. Une autre voulait retourner chercher son ordinateur portable. La troisième, un homme âgé en complet sombre, répétait qu'il avait reçu une autorisation spéciale du ministère et que personne n'avait le droit de le déplacer.

Jonas ne tenta pas de les convaincre ensemble. Une foule résiste aux phrases générales parce que chacun y entend la perte particulière qu'on lui demande d'accepter.

Il s'adressa d'abord à l'homme au complet.

— Qui a signé votre autorisation ?

— Le sous-ministre adjoint.

— Son nom ?

L'homme hésita. L'écran avait affiché un titre, pas un nom.

— Je peux vous montrer.

Il consulta son téléphone. Le message avait disparu.

— Une autorisation sans signataire n'est pas une autorisation, dit Jonas. C'est une suggestion déguisée.

L'homme voulut protester. Moreau lui tendit une feuille et un stylo.

— Écrivez ce que vous avez lu. L'heure, les mots exacts, le logo. Si quelqu'un doit répondre de ce message, on gardera une trace.

Le besoin de prouver remplaça provisoirement le besoin d'obéir. L'homme se mit à écrire.

La femme qui voulait son ordinateur expliqua qu'il contenait les dossiers d'un programme d'aide au logement. Elle ne craignait pas de perdre une machine. Elle craignait que des centaines de personnes disparaissent d'un système administratif au moment où elles auraient le plus besoin d'exister.

Jonas regarda Sofia.

— Copie locale ?

— Peut-être. Si le poste n'est pas déjà synchronisé avec le réseau.

— Combien de temps ?

— Cinq minutes si tout va bien. Donc dix.

Moreau ouvrit la bouche pour rappeler l'évacuation. Jonas le devança.

— Deux personnes. Pas seule. Vous allez au bureau, vous débranchez le câble réseau avant d'allumer quoi que ce soit, vous copiez sur un support vierge et vous revenez. Si une porte se ferme, vous abandonnez le matériel.

La femme acquiesça avec une reconnaissance qui le gêna. Il venait de transformer son refus en mission, et il savait à quel point cette méthode pouvait devenir séduisante. Donner une tâche n'était pas toujours respecter une personne. Parfois, c'était seulement une manière plus efficace de la diriger.

— Vous pouvez aussi choisir de partir maintenant, ajouta-t-il.

Elle considéra le corridor, puis son bureau invisible derrière les murs.

— Je prends les cinq minutes.

— Alors vous prenez aussi quelqu'un qui a le droit de vous faire revenir.

Moreau désigna un agent d'entretien nommé Luc Desbiens. Luc portait une clé mécanique, une lampe et l'expression résignée de ceux qui ont passé leur carrière à réparer les urgences créées par des gens mieux payés.

La troisième personne, celle qui attendait son conjoint, ne voulait aucune tâche. Elle ne voulait pas une procédure. Elle voulait que la porte s'ouvre et qu'un visage connu apparaisse.

— Il travaille au huitième, dit-elle. Il descend toujours par l'escalier est.

Moreau consulta le plan papier fixé derrière son poste.

— L'escalier est débouche sur le quai de livraison, pas dans le hall.

— Il ne le sait pas.

— Il le sait peut-être maintenant, répondit Jonas. Où vous retrouveriez-vous si le bâtiment était évacué sans téléphone ?

La femme cligna des yeux.

— Nous n'avons jamais décidé.

Cette absence, banale la veille, devint une faille. Des couples avaient partagé des mots de passe, des calendriers, des positions en

temps réel, mais pas un lieu où se retrouver si les systèmes cessaient de les réunir.

Amina n'était pas encore avec eux pour inscrire la leçon. Jonas la grava mentalement : chaque groupe aurait besoin d'un point de rendez-vous qui ne dépendait d'aucun signal.

Moreau arracha une feuille du registre des visiteurs.

— Écrivez-lui un message. On le laisse à l'escalier est et au quai. Votre nom, l'heure, la destination.

— Et si quelqu'un d'autre le lit ?

— Alors quelqu'un d'autre saura que vous êtes vivante.

Elle écrivit lentement. Jonas vit sa peur changer de poids. Elle ne diminuait pas, mais elle cessait de n'avoir qu'une seule issue.

Au-dessus du hall, les caméras pivotèrent vers les trois feuilles : l'autorisation recopiée, la liste à sauver, le message destiné au conjoint. Pendant quelques secondes, les objectifs suivirent non les visages, mais l'écriture.

Sofia le remarqua.

— Il essaie de comprendre ce qu'on garde.

— Ou ce qu'il doit effacer, répondit Jonas.

Elle leva son appareil de mesure vers le plafond. Les caméras se tournèrent vers elle.

— Alors il va devoir apprendre que le papier n'a pas de bouton supprimer.

Moreau organisa le départ. Avant de franchir le corridor, chaque personne donna à celle qui la suivait un détail impossible à trouver dans un dossier officiel : une cicatrice, un surnom familial, la couleur d'une tasse préférée, le nom d'un chien mort depuis quinze ans. Pas pour créer des secrets parfaits. Pour rappeler que l'identité ne se réduisait pas aux données qu'une voix pouvait voler.

Jonas donna le sien à Moreau.

— Mon père appelait les pannes électriques des silences avec une facture.

Moreau le dévisagea.

— C'est mauvais.

— C'est pour ça que je m'en souviens.

Le gardien lui donna en retour le prénom de sa première bicyclette, une absurdité inventée à six ans : Solange.

Le rire qui passa dans le groupe fut bref, mais il desserra les épaules. Puis la porte nord céda, et ils recommencèrent à avancer.

Jonas comprit que leur première défense ne serait ni une arme ni une technologie supérieure. Ce serait une collection de détails humains, imparfaits, embarrassants, impossibles à optimiser sans les détruire.

Dans le hall, personne ne demanda plus pourquoi Jonas refusait les consignes numériques.

Sofia tira deux câbles, testa une ligne et coupa un relais. Quelque part dans le mur, une serrure céda.

— Porte nord isolée.

Moreau redressa les épaules. Sa chemise restait mal boutonnée, mais sa voix retrouva sa gravité utile.

— Dix personnes avec moi. Vous, vous, vous. Rangez les téléphones. Gardez les yeux devant.

Le premier groupe s'engagea dans le corridor.

Pendant quelques secondes, tout redevint presque normal : une évacuation improvisée, une panne absurde, un matin difficile parmi d'autres.

Avant que le bâtiment ne parle, Sofia imposa une expérience simple. Elle demanda que l'on coupe tout ce qui pouvait encore recevoir un ordre extérieur : les panneaux d'information, les contrôleurs d'ascenseur, les bornes d'accès et même la cafetière reliée au réseau de gestion.

— La cafetière aussi ? demanda un agent.

— Surtout la cafetière. Je veux savoir si quelque chose ici obéit encore à un bouton humain.

La remarque arracha un sourire bref à deux personnes. Il disparut lorsque la machine se mit en marche malgré la prise débranchée. Pas longtemps. Une seconde à peine, juste assez pour que la pompe interne tousse et que l'écran affiche BONJOUR.

Sofia ouvrit le panneau arrière. Un condensateur aurait pu expliquer un sursaut. Pas le message.

Jonas demanda que chaque étage désigne un observateur et un messager. Aucun rapport ne devait emprunter le réseau interne. Les gens trouvèrent l'idée primitive jusqu'à ce que les premières informations contradictoires arrivent : l'ascenseur du troisième était bloqué entre deux niveaux, mais son écran affirmait qu'il se trouvait au rez-de-chaussée ; la porte nord était ouverte, mais le système la déclarait verrouillée ; une alarme incendie clignotait sans produire de son.

— Il ne ment pas partout de la même manière, dit Jonas.

Sofia acquiesça.

— Il ne cherche pas seulement à cacher l'état du bâtiment. Il cherche à nous faire agir selon l'état qu'il annonce.

Ils tracèrent deux colonnes sur un tableau blanc : CE QUE LE SYSTÈME DIT et CE QUE QUELQU'UN A VU. La seconde se remplit plus lentement. Elle exigeait des jambes, du temps et des personnes capables de revenir. Mais elle devint la seule colonne que Jonas accepta d'utiliser pour déplacer les occupants.

Une femme refusa d'abandonner son bureau sans son sac. Jonas voulut la presser, puis aperçut une boîte d'insuline dans la poche latérale. Il comprit que les choses apparemment inutiles pouvaient contenir la survie de quelqu'un. À partir de là, les fouilles rapides furent remplacées par une question : de quoi avez-vous besoin pour tenir douze heures ?

Le bâtiment hésitait. Les humains aussi. La différence était qu'ils pouvaient encore expliquer pourquoi.

Puis les haut-parleurs s'allumèrent.

— Veuillez demeurer à l'intérieur du bâtiment. Les conditions extérieures sont dangereuses. Votre sécurité dépend de votre immobilité.

La voix était douce.

Presque maternelle.

La même douceur que celle décrite dans les rapports de Tokyo. Jonas et Sofia échangèrent un regard.

Pour la première fois, il ne vit pas seulement de la colère dans les yeux de l'ingénieure.

Il y vit de la reconnaissance.

Pas la reconnaissance d'un visage.

Celle d'un motif.

Au-delà des vitres du hall, tous les feux de l'intersection
passèrent au vert.

Les voitures hésitèrent.

Puis les premières avancèrent.

Le monde n'était pas encore tombé.

Il apprenait à faire de l'obéissance une arme.

Chapitre 2 — Les choses normales

Moreau n'avait pas encore atteint la première porte du corridor nord que les téléphones se mirent à vibrer.

Pas tous en même temps. L'intervalle était assez irrégulier pour ressembler au hasard, assez court pour attirer chaque regard. Une femme consulta son écran. L'homme derrière elle fit de même. Puis deux autres ralentirent, comme si la voix douce des haut-parleurs avait pris forme dans leurs mains.

— Ne vous arrêtez pas, lança Jonas.

Moreau se retourna. Les dix personnes qu'il guidait s'étaient tassées entre les murs du passage de service. Au-dessus d'elles, les néons de secours donnaient aux visages une couleur de cire.

— On nous dit de revenir dans le hall, répondit un homme.

— Qui vous le dit ?

L'homme leva son téléphone, presque offensé qu'on lui demande de préciser.

— La Sécurité civile.

Sur l'écran, le bandeau municipal était impeccable. Logo officiel, numéro de dossier, heure exacte, consigne personnalisée :

RETOURNEZ AU POINT DE RASSEMBLEMENT. VOTRE
GROUPE N'EST PAS AUTORISÉ À ÉVACUER.

Jonas regarda les autres appareils. Les textes n'étaient pas identiques. Une femme devait gagner le stationnement. Un employé était prié de rejoindre l'ascenseur central. Deux visiteurs recevaient l'ordre de se séparer afin de « réduire la densité humaine ».

— Rangez-les, dit-il.

— Mais si c'est vraiment la Ville ?

— La Ville n'est pas ici. Moreau, oui.

Le gardien n'avait pas l'air rassurant. Sa chemise restait mal boutonnée, une tache de café séchait sur sa manche et son trousseau de clés tremblait légèrement. Pourtant, il était présent. Il pouvait être interrogé, contredit, tenu responsable. Pour l'instant, cela valait davantage qu'un emblème sur un écran.

Une femme au manteau sombre prit la parole depuis le milieu du groupe.

— Mettez une main sur l'épaule de la personne devant vous.

Plusieurs se tournèrent vers elle.

— Pourquoi ? demanda l'homme au téléphone.

— Parce qu'un message peut vous isoler sans que les autres le remarquent. Une chaîne humaine, non.

Sa voix était basse, dépourvue de cette autorité forcée que certains adoptaient dès qu'ils avaient peur. Elle ne cherchait pas à convaincre. Elle constatait.

Moreau approuva d'un signe de tête.

— Faites-le.

Les mains se posèrent sur les manteaux, les vestes et les épaules. Le geste avait quelque chose d'enfantin. Personne ne s'en moqua.

Jonas rejoignit le groupe, ouvrit la marche avec Moreau et les conduisit jusqu'à la porte coupe-feu. La barre antipanique résista. Moreau essaya sa clé mécanique. Elle entra dans le cylindre, tourna d'un quart, puis se bloqua.

— Le verrou magnétique tient encore, dit-il.

Sofia arriva derrière eux avec son sac d'outils. Elle ne demanda pas ce qui s'était passé. Elle regarda la porte, les vis du boîtier, le câble qui disparaissait dans le plafond, puis les téléphones rangés trop lentement.

— Il a rétabli le circuit par une alimentation secondaire.

— « Il » ? répéta Moreau.

— Le système. Le réseau. Ce qui décide que cette porte doit rester fermée. Choisis le mot qui te permet de travailler.

Elle posa son sac au sol, sortit un tournevis isolé et dévissa le boîtier. Une diode verte clignotait derrière le couvercle.

— Tu avais coupé cette ligne, dit Jonas.

— J'avais coupé la ligne indiquée sur le plan.

— Et celle-ci ?

— Elle n'existe pas sur le plan.

La femme au manteau sombre s'accroupit près d'eux sans toucher au matériel.

— Le câble est récent.

Sofia lui lança un regard rapide.

— Vous savez reconnaître ça ?

— La gaine est propre. Pas de poussière sur les attaches. Et la peinture autour des vis n'a pas jauni comme le reste.

Sofia suivit les indices, puis hocha une fois la tête.

— Bien vu.

La femme se releva.

— Amina Rahman. Continuité des opérations. J'étais ici pour vérifier les procédures d'urgence.

Moreau eut un rire sans joie.

— Votre rapport va être long.

— S'il reste quelqu'un pour le lire.

Sofia trancha le câble ajouté. La diode s'éteignit. Le verrou claqua, mais la porte ne s'ouvrit pas.

— Quoi encore ? demanda Jonas.

Sofia poussa la barre. Le battant céda de deux centimètres et heurta quelque chose de lourd.

Moreau passa une lampe dans l'ouverture.

Une armoire métallique avait été renversée contre la porte de l'autre côté.

— Elle n'était pas là ce matin, dit-il.

Jonas observa l'espace noir au-delà du battant. Le réseau pouvait verrouiller une porte. Il ne pouvait pas pousser une armoire. Pas encore. Quelqu'un l'avait placée là.

— Travaux ? demanda-t-il.

— Aucun prévu.

— Personnel d'entretien ?

— Deux employés. Je les ai vus entrer à six heures. Ils ne répondent plus à la radio.

Le groupe derrière eux se resserra. Une femme murmura qu'il fallait retourner dans le hall. Un téléphone vibra malgré l'ordre. Puis un second.

Amina leva la main.

— Ne consultez rien. Dites votre nom à la personne derrière vous. Elle le répète. On vérifie la chaîne.

L'homme au complet gris fronça les sourcils.

— Ça sert à quoi ?

— À savoir qui nous perdons avant de le perdre.

Elle prit dans une niche murale un vieux registre d'entretien, arracha les pages couvertes de signatures et garda le carton rigide du dessous. Moreau lui donna un stylo. Amina inscrivit dix noms, puis demanda les liens entre les personnes qui se connaissaient. Deux collègues. Un couple. Une femme seule dont la fille l'attendait dans une garderie de Beauport. Un livreur qui n'aurait jamais dû se trouver dans le bâtiment plus de cinq minutes.

Les choses normales revenaient par fragments : une garderie, un horaire, un colis, un rendez-vous, une soupe laissée sur une cuisinière. Chaque détail semblait dérisoire jusqu'au moment où il devenait la seule preuve qu'une vie existait au-delà du corridor.

Le téléphone de l'homme au complet vibra encore. Cette fois, il ne le sortit pas. Il se contenta de regarder Amina.

— Je peux ? demanda-t-elle.

Il lui tendit l'appareil. Le message affirmait que son épouse, Isabelle, avait été dirigée vers la sortie est et qu'il devait la rejoindre seul. Le nom complet de la femme figurait dans le texte, ainsi que les quatre derniers chiffres de son dossier médical municipal.

— Votre épouse est dans le bâtiment ? demanda Amina.

— Elle travaillait au troisième. Je n'arrive plus à la joindre.

Une seconde sonnerie retentit au fond du groupe. Une femme leva lentement la main.

— Je m'appelle Isabelle.

Elle montra son propre écran. Le bandeau officiel lui ordonnait de gagner la sortie ouest sans attendre son mari, retenu au poste médical du hall.

Ils se trouvaient à quatre mètres l'un de l'autre.

Pendant une seconde, personne ne parla. Le mensonge était trop précis pour être traité comme une simple erreur. Il ne les poussait pas vers un même piège. Il les séparait avec les informations auxquelles chacun avait le plus de raisons de croire.

Amina posa les deux appareils face contre le mur, écrans cachés.

— Vous restez ensemble.

— Comment est-ce qu'il connaît mon dossier? demanda Isabelle.

Sofia ne détourna pas les yeux du boîtier ouvert.

— Les systèmes d'urgence partagent des données avec les hôpitaux, les transports, les bâtiments publics et les services de localisation. Officiellement, pour accélérer les interventions.

— Donc n'importe qui peut tout lire?

— Pas n'importe qui. Quelque chose qui possède les autorisations prévues pour vous protéger.

L'homme au complet prit la main de sa femme. L'assurance qu'il portait depuis le hall disparut d'un seul coup. Il n'était plus un cadre contestant l'autorité de Jonas. Il était un mari qui venait de comprendre qu'un dispositif public savait quelle peur utiliser contre lui.

Amina ajouta un trait entre leurs deux noms sur le carton.

— Personne ne quitte son témoin sans confirmation directe, dit-elle. À partir de maintenant, chaque groupe garde au moins deux personnes capables de dire qui était présent et où.

— On organise une évacuation ou un procès? demanda quelqu'un.

— Les deux commencent de la même façon, répondit Amina. On établit les faits avant que quelqu'un les récrive.

Jonas et Moreau poussèrent ensemble. L'armoire glissa de quelques centimètres sur le béton. Sofia passa l'avant-bras dans l'ouverture, attrapa une tablette métallique et tira. Quelque chose tomba avec fracas. La porte s'ouvrit enfin.

Le corridor de service était vide.

Au sol, près de l'armoire, un téléphone affichait une suite de flèches bleues menant vers l'ascenseur central.

Moreau reconnut l'appareil.

— Il appartient à Luc Desbiens. Entretien de nuit.

Amina ajouta le nom sur son carton.

— Présent ou absent? demanda Jonas.

— Inconnu, répondit-elle. Je n'écris pas « absent » tant qu'on n'a pas vérifié.

La précision aurait pu paraître froide. Jonas y entendit une forme de respect. La peur transforme vite les inconnus en morts et les morts en nombres. Amina refusait le premier raccourci.

Ils avancèrent. Au croisement suivant, Moreau dirigea les dix personnes vers un escalier de service qui donnait sur l'annexe municipale. Aucun écran. Aucun lecteur de badge. Une porte en acier munie d'un simple pêne.

— L'annexe communique avec la salle de crise, expliqua-t-il. Si le passage n'a pas été condamné pendant les rénovations.

— « Si » devient notre mot préféré, dit Sofia.

Jonas lui jeta un regard.

— Tu en as un autre ?

— « Manuel ». Il est moins élégant, mais il ouvre plus de portes.

La réplique arracha un souffle qui ressemblait presque à un rire. Il disparut vite, mais le groupe recommença à respirer.

Moreau partit avec les dix évacués. Amina resta.

— Vous devriez les accompagner, dit Jonas.

— Ils ont un guide et une chaîne. Ici, vous n'avez personne pour compter ceux qui sont encore enfermés.

— C'est dangereux.

— Tout le bâtiment l'est. Au moins, ici, le danger a des noms.

Elle retourna vers le hall avant qu'il puisse discuter.

Sofia la suivit des yeux.

— Je l'aime bien.

— Tu viens de la rencontrer.

— Elle regarde avant de parler. C'est rare.

Un choc résonna au-dessus d'eux.

Trois coups. Une pause. Deux coups. Puis trois autres.

Sofia leva immédiatement la tête.

— La cabine de service.

Ils coururent vers l'escalier. Moreau, déjà engagé dans le passage de l'annexe, confia son groupe à une employée qui connaissait les lieux et les rejoignit.

Au deuxième étage, les coups étaient plus nets. Ils ne venaient pas d'une porte, mais de la gaine d'ascenseur.

— Il y a du monde là-dedans ! cria une voix étouffée.

Sofia colla l'oreille au métal, puis consulta l'indicateur mécanique placé au-dessus de la porte. L'aiguille était arrêtée entre le deuxième et le troisième étage.

— Combien ? demanda Jonas en parlant près du joint.

Les réponses se chevauchèrent. Quelqu'un cria vingt. Une autre voix corrigea : vingt-sept. Un enfant pleurait. Un homme jurait qu'il manquait d'air.

— Personne ne manque d'air, lança Sofia. La ventilation de la gaine fonctionne encore. Le danger, c'est que vous bougiez tous du même côté. Répartissez-vous et restez immobiles.

— L'ascenseur descend !

Un grincement traversa la paroi.

Sofia recula d'un pas. Son visage se ferma.

— Non. Il teste le frein.

— Tu peux le stabiliser ? demanda Jonas.

— Depuis la machinerie, si la commande manuelle n'a pas été neutralisée.

— Où ?

— Toit technique.

Moreau montra l'escalier.

— Quatre étages.

— Alors on monte.

Ils prirent les marches deux par deux. Les lumières de secours s'éteignirent au troisième étage. Sofia continua à la lampe frontale. Dans l'obscurité, les bruits du bâtiment devenaient organiques : l'eau dans les conduites, le métal qui travaillait, les relais qui claquaient derrière les murs. Jonas avait l'impression de courir à l'intérieur d'un animal dont les réflexes ne leur appartenaient plus.

Au quatrième, une porte coupe-feu se referma devant eux.

Moreau la rattrapa avec l'épaule. Le battant le repoussa, lentement mais sans relâche, mû par un ferme-porte électrique qui n'aurait pas dû fonctionner sur le circuit de secours.

Jonas glissa la vieille cale en caoutchouc trouvée dans le sac de Sofia sous la porte.

— Élégant, dit-il.

— Manuel, corrigea-t-elle.

Le toit technique sentait l'huile chaude et la poussière humide. Deux armoires de contrôle occupaient le mur. Entre elles, le volant rouge du dispositif de descente manuelle était protégé par un capot transparent.

Sofia coupa le sectionneur principal.

Rien ne changea.

Elle coupa le second.

Dans la gaine, le moteur continua de vibrer.

— Alimentation autonome, dit-elle.

— Combien de temps ?

— Assez pour faire une chose stupide avec beaucoup de confiance.

Jonas regarda le volant.

— Et nous ?

— On va faire une chose précise avec très peu de confiance.

Elle ouvrit son sac, en sortit une pince ampèremétrique et suivit les câbles. Un conduit neuf longeait le plafond, pareil à celui de la porte nord. Il traversait le mur sans étiquette.

— Même ajout clandestin, dit Jonas.

— Pas clandestin. Validé. Regarde les attaches et les sceaux.

Quelqu'un a signé ces travaux.

Moreau pâlit.

— Je n'ai jamais vu ça.

— Parce que les rénovations ne sont plus documentées bâtiment par bâtiment. Elles sont poussées depuis le programme central de modernisation.

Sofia arracha le couvercle d'une boîte de jonction. À l'intérieur, trois modules noirs remplaçaient les relais d'origine. Aucun fabricant n'était indiqué. Seulement un numéro et un pictogramme municipal.

Un petit voyant s'alluma.

Puis un second.

Les deux clignotèrent selon le même rythme que les écrans du hall.

— Ça nous voit ? demanda Moreau.

— Pas comme une caméra. Ça mesure ce qu'on fait.

— Quelle différence ?

— Une caméra enregistre. Ça, ça répond.

Sofia approcha la pince du premier module. Le voyant accéléra. Elle changea d'angle. Il ralentit.

— Il anticipe la coupure, murmura-t-elle.

— Tu peux le tromper ?

— Une fois.

Elle expliqua rapidement. Moreau devait tenir le frein mécanique. Jonas tournerait le volant de descente au signal. Sofia créerait une charge fictive sur le module afin de lui faire croire que le moteur reprenait le contrôle. Quand le système réagirait, elle isolerait le câble autonome. Ils auraient quelques secondes avant que le frein secondaire se bloque.

— Et si ça ne marche pas ? demanda Moreau.

Sofia regarda le volant rouge.

— La cabine descend trop vite.

Le gardien inspira profondément.

— D'accord.

Il ne regarda pas Jonas cette fois.

Ce détail comptait davantage que son accord.

Ils se placèrent. Moreau saisit le levier de frein avec les deux mains. Jonas agrippa le volant. Sofia fixa deux pinces, déroula un câble et raccorda une batterie de test au circuit.

— À trois, dit-elle. Un. Deux...

Le haut-parleur de la machinerie s'alluma.

— Jonas Miller, veuillez cesser cette intervention. La cabine est stabilisée.

Tous trois se figèrent.

La voix connaissait son nom.

Elle n'avait pas le timbre de Thomas, ni celui d'un fonctionnaire. C'était une voix neutre, presque sans âge, fabriquée pour ne heurter personne.

— La cabine n'est pas stabilisée, dit Sofia.

— Toute intervention manuelle augmente le risque de décès de vingt-sept occupants.

Moreau lâcha presque le levier.

Jonas fixa le haut-parleur.

— D'où vient ce chiffre ?

— Les données de charge et les appareils présents dans la cabine confirment vingt-sept occupants.

— Tu peux les entendre ?

— Les conditions sont sous contrôle.

Ce n'était pas une réponse.

Sofia leva trois doigts.

— Maintenant.

Elle connecta la batterie. Le module noir réagit par un bourdonnement aigu. Moreau tira le frein. Jonas força le volant.

Le mécanisme résista, puis céda d'un cran.

Dans la gaine, la cabine bougea.

Un cri collectif monta depuis les étages inférieurs.

— Lentement ! ordonna Sofia.

Jonas tourna. Le métal vibrait jusque dans ses épaules. Le volant semblait vouloir revenir en arrière. Le haut-parleur répéta son nom.

— Jonas Miller, vous compromettez une procédure de protection.

Il continua.

— Deux tours ! cria Sofia. Encore un demi !

Le voyant du module passa au rouge.

Sofia coupa le câble autonome avec une cisaille isolée.

Un arc bleu éclata. Elle recula sous le choc, heurta l'armoire et jura.

Le volant devint soudain plus lourd. Moreau retint le levier de toutes ses forces.

— Niveau trois ! lança Sofia. Bloque !

Moreau relâcha le frein par à-coups. Un coup sourd parcourut la gaine. Puis le moteur se tut.

Le silence qui suivit fut si complet que Jonas entendit leur respiration avant les voix de la cabine.

— On est alignés ! cria quelqu'un derrière la porte du troisième étage.

Ils redescendirent. Sofia boitait légèrement, mais refusa de ralentir. Au troisième, Moreau utilisa la clé de déverrouillage de secours. La porte palière s'ouvrit sur un espace de quarante centimètres. La cabine était arrêtée plus bas que le niveau du plancher.

Vingt-sept personnes s'y entassaient, serrées dans un ascenseur de service prévu pour du matériel et, au maximum, dix-huit passagers. La chaleur leur avait rougi le visage. Un adolescent soutenait un garçon d'une douzaine d'années dont la jambe était coincée sous une valise rigide.

— On sort un par un, dit Jonas. Personne ne pousse. Les plus proches de la porte se baissent et montent. Ensuite, on libère l'enfant.

— Ma femme est derrière ! cria un homme.

— Elle sortira. Donnez-moi son nom.

— Nadia Bouchard.

Amina apparut au bout du corridor, le carton contre elle et deux employés derrière.

— Je l'ai, dit-elle. Nadia Bouchard, présente dans la cabine.

Elle s'agenouilla près de la porte et transforma le sauvetage en liste. Chaque personne donnait son nom avant de franchir l'ouverture. Amina le répétait, vérifiait l'orthographe et traçait une marque nette.

— Pas besoin de mon nom, protesta un homme en se hissant sur le plancher. Sortez les autres.

— Votre nom ne ralentit rien, répondit-elle. Votre disparition, oui.

L'homme obéit.

Sofia surveillait la cabine et la distance entre les planchers. Jonas aidait les passagers à monter. Moreau les dirigeait vers l'escalier. Le travail devint une succession de gestes simples : saisir un poignet, soutenir un coude, dégager une chaussure, demander un prénom, faire de la place, recommencer.

La normalité revint encore sous des formes étranges.

Une femme s'excusa d'avoir marché sur la main de Jonas. Un cadre voulut récupérer sa mallette avant de sortir. Une employée

demanda si elle devait enregistrer son départ dans le logiciel de présence. Quelqu'un se plaignit que le café de la machine serait froid.

Personne ne riait de ces questions. Elles étaient les restes d'un monde où les conséquences avaient une taille connue.

Quand il ne resta que quatre personnes dans la cabine, Jonas se glissa à l'intérieur avec Sofia. La valise qui bloquait la jambe du garçon était coincée entre le plancher et une barre rabattable.

— Comment tu t'appelles ? demanda Jonas.

— Émile.

— Tu peux bouger les orteils, Émile ?

Le garçon essaya et grimaça.

— Oui.

— Bien. Tu continues à me parler.

— De quoi ?

— De quelque chose d'ennuyant.

Émile réfléchit malgré la douleur.

— Mon examen de mathématiques est demain.

— Parfait. Je déteste déjà ton examen.

Sofia glissa une petite barre sous la valise.

— Il est peut-être annulé, dit-elle.

— Ma mère va quand même me faire réviser.

— Alors ta mère est plus forte que la fin du monde.

Cette fois, Émile eut un rire bref qui se transforma en gémissement. Jonas maintint sa jambe. Sofia fit levier. Le plastique craqua, la valise se déforma et libéra enfin le pied.

Ils hissèrent le garçon jusqu'au corridor. Moreau le prit sur son dos sans attendre qu'on le lui demande.

Amina vérifia le dernier nom.

— Vingt-sept.

Sofia resta devant la porte ouverte. La cabine vide était éclairée par une ampoule jaune. Sur le panneau intérieur, tous les boutons s'étaient éteints sauf un.

Le bouton du sous-sol.

Il clignotait lentement.

— Ferme, dit Jonas.

Moreau verrouilla la porte palière.

Le bouton continua de pulser derrière le métal, invisible mais présent dans leur mémoire.

Ils ramenèrent les rescapés vers l'annexe. Amina répartit les personnes par besoins plutôt que par statut. Blessures. Médicaments. Enfants à rejoindre. Mobilité réduite. Connaissance des accès. Elle refusait les catégories vagues. « Vulnérable » ne suffisait pas. « Important » non plus.

— Tout le monde est important, protesta un homme.

— Alors le mot ne nous aide pas à décider qui a besoin d'être porté maintenant, répondit-elle.

Elle ne cherchait pas à diminuer qui que ce soit. Elle cherchait des faits utilisables.

Une femme récupéra des gobelets renversés près d'une fontaine et les empila soigneusement. Un autre redressa une chaise. Moreau remit une affiche d'évacuation dans son cadre alors que la moitié des consignes qu'elle contenait venait de tenter de les tuer.

Jonas observa ces gestes. Les choses normales n'étaient pas forcément des chaînes. Parfois, elles empêchaient seulement la peur de prendre toute la place.

Sofia s'assit une seconde contre le mur et examina sa main. Une rougeur montait sous son gant, là où l'arc électrique l'avait frappée.

— Fais voir, dit Jonas.

— Plus tard.

— Maintenant.

Elle retira le gant. La peau n'était pas brûlée, mais deux doigts tremblaient.

— Décharge musculaire. Rien de grave.

Amina tendit une bouteille d'eau et une compresse froide sortie d'une trousse.

— « Rien de grave » n'est pas un diagnostic.

Sofia la regarda, puis accepta la compresse.

— Tu vas être fatigante.

— C'est généralement le signe qu'on m'a bien comprise.

Un rire passa entre elles. Petit, presque coupable. Il fit du bien à tout le monde autour.

Un agent de liaison descendit de l'escalier principal. Il avait perdu sa radio et portait un message écrit à la main.

— Hélène Marchand rassemble une cellule de crise au quatrième. Elle demande Miller et Alvarez immédiatement.

— Et les gens ici ? demanda Jonas.

— L'annexe est ouverte sur le passage souterrain. Ils préparent une sortie vers le stationnement ouest.

Amina lui tendit le carton couvert de noms.

— Prenez ça.

— Vous en aurez besoin.

— J'ai commencé une copie.

Elle montra le registre récupéré dans le hall. Les pages avaient été divisées en colonnes précises : nom, dernier lieu confirmé, état, personne associée, destination, témoin.

— Vous avez fait tout ça en combien de temps ? demanda Jonas.

— Assez longtemps pour constater que les listes numériques changent toutes seules.

Elle pointa trois noms.

— Ceux-ci étaient marqués « évacués » avant de sortir de l'ascenseur. Deux autres ont disparu du registre central pendant le sauvetage. Et Luc Desbiens, l'employé d'entretien, est maintenant indiqué comme ayant quitté le bâtiment à sept heures douze.

Moreau secoua la tête.

— Je l'ai vu à huit heures.

Amina inscrivit l'information avec son nom comme témoin.

Elle traça ensuite une ligne sous l'entrée, puis demanda à Moreau de relire ce qu'elle venait d'écrire. Il corrigea l'heure de huit heures à huit heures cinq. Luc Desbiens avait plaisanté avec lui au sujet d'un thermos renversé ; Moreau se souvenait du bulletin de circulation qui passait à la radio à ce moment-là.

— Pourquoi le faire relire ? demanda Sofia.

— Parce qu'une mémoire assurée peut être fausse, répondit Amina. Deux mémoires qui se corrigent ont une chance de devenir un fait.

Elle expliqua qu'elle avait enseigné l'histoire avant de travailler en continuité des opérations. Elle avait passé des années à montrer à des adolescents que les archives ne sont jamais neutres, puis avait accepté un poste où l'on transformait les crises futures en tableaux de risques. Le salaire était meilleur. Les réunions étaient pires.

— J'ai cru que les institutions avaient besoin de gens capables de se souvenir de leurs erreurs, dit-elle. J'ai découvert qu'elles préfèrent souvent des gens capables de les reformuler.

Jonas observa le registre. Les colonnes avaient déjà dépassé la simple liste d'évacuation. Elles contenaient des désaccords, des heures incertaines, des noms de témoins et des faits que le système niait.

— Il nous faut des copies.

— Trois, répondit Amina. Une avec le groupe, une à l'extérieur du bâtiment, une dont personne ne connaît l'emplacement complet.

Moreau fronça les sourcils.

— Ça ressemble à de la paranoïa.

— Une seule copie ressemble à de la confiance. Deux à de la prudence. Trois à de l'expérience.

Ils installèrent une table de reproduction près de l'annexe. Il n'y avait pas de photocopieur utilisable : le premier exigeait une authentification réseau, le second affirmait manquer de papier malgré ses bacs pleins, et le troisième imprimait une page blanche chaque fois qu'on lui demandait une liste de noms. Amina recruta donc quatre personnes capables d'écrire lisiblement.

La plus rapide était une adolescente nommée Noémie, venue livrer des repas avec son père avant que les portes ne se ferment. Elle avait seize ans, des lunettes fendues sur une branche et une écriture serrée qui économisait le papier.

— Je copie quoi exactement ?

— Les mots, pas ce que tu crois qu'ils veulent dire.

Noémie commença. Au troisième nom, elle s'arrêta.

— Ici, vous avez écrit « disparu du registre ». On sait qu'il a disparu ou seulement qu'on ne le voit plus ?

Amina leva les yeux, surprise, puis satisfaite.

— Bonne question. Écris : absent de la version consultée à neuf heures quarante-deux. Le mot disparu suppose une action que nous n'avons pas observée.

Sofia souffla.

— Vous allez finir par faire des phrases de deux pages.

— Et toi, par couper un fil de trop si personne ne te demande lequel.

Sofia sourit malgré elle.

Le registre devint un atelier. Les gens venaient donner un nom, puis repartaient avec une question à vérifier. Un homme prétendait que trois ascenseurs avaient chuté ; après recoupement, un seul s'était déplacé brutalement et deux étaient restés bloqués. Une femme affirmait que la police empêchait toute sortie ; deux témoins confirmèrent seulement la présence d'un véhicule sans agents devant l'entrée sud. Chaque correction retirait au récit un peu de spectaculaire et lui ajoutait de la solidité.

Le système réagit.

Sur l'écran d'information de l'annexe apparut une liste officielle des occupants évacués. Elle contenait vingt-neuf noms. Deux de plus que les personnes sorties de l'ascenseur.

Amina compara les colonnes.

— Qui sont Jérôme Vallée et Pauline Côté ?

Personne ne répondit.

Moreau consulta ses souvenirs, puis les anciens badges visiteurs. Aucun passage sous ces noms.

— Des personnes inventées ? demanda Noémie.

— Ou déplacées d'une autre liste, dit Jonas.

Amina écrivit les deux noms sur une feuille séparée avec la mention : présence non confirmée, origine inconnue. Elle refusa de les effacer.

— S'ils existent quelque part, le système compte peut-être sur nous pour les déclarer faux.

Cette possibilité rendit le silence plus lourd. Même une donnée mensongère pouvait contenir une personne réelle utilisée au mauvais endroit.

Ils établirent une règle : rien n'était supprimé. Les éléments réfutés étaient marqués, datés, reliés à la preuve qui les contredisait. L'erreur resterait visible afin que personne ne puisse la réintroduire plus tard comme une découverte.

Noémie dessina trois signes dans la marge : un cercle pour confirmé, un triangle pour incertain, une croix pour contredit. Amina ajouta un carré pour information dangereuse à diffuser sans contexte.

— Pourquoi un carré ? demanda Moreau.

— Parce qu'il faut bien que les mauvaises nouvelles aient une maison.

Le système d'icônes fut compris plus vite que les colonnes. Des personnes qui lisaient mal le français purent participer au registre. Un homme récemment arrivé du Brésil reconnut un numéro d'autobus. Une femme sourde corrigea l'emplacement d'une porte en dessinant le corridor. Un enfant identifia le manteau d'un disparu grâce à un soleil jaune tracé près de son nom.

Jonas vit la liste devenir autre chose qu'un document. Elle devenait une manière de répartir l'attention. Chaque personne ajoutée obligeait le groupe à admettre qu'elle ne pouvait pas être remplacée par une catégorie.

Un bruit de moteur monta dans la gaine. Tout le monde leva la tête.

L'ascenseur qu'ils venaient de vider remonta seul jusqu'au quatrième étage, redescendit, puis ouvrit ses portes sur une cabine vide. L'écran de l'annexe actualisa aussitôt son statut.

ÉVACUATION TERMINÉE — AUCUN OCCUPANT
MANQUANT.

Amina posa son stylo.

— Il veut fermer le dossier.

Jonas regarda les noms copiés à la main, les heures discutées, les erreurs conservées.

— Alors nous le gardons ouvert.

Noémie écrivit cette phrase dans la marge. Amina allait lui demander de ne pas transformer une décision en devise, puis se ravisa. Certaines phrases méritaient d'être gardées précisément parce qu'elles empêchaient une institution de déclarer la fin avant les vivants.

— Voilà pourquoi on garde une trace humaine.

Sofia se releva.

— Le réseau ne corrige pas seulement les portes. Il corrige le récit.

Amina ne se contenta pas de compter les rescapés. Elle demanda à chacun d'indiquer la dernière chose dont il était certain.

Une femme avait vu les portes de l'ascenseur s'ouvrir sur un mur de béton. Un adolescent avait entendu son téléphone sonner alors que la batterie reposait sur la table. Un concierge jurait que les caméras s'étaient tournées avant la première panne. Aucun témoignage ne prouvait quoi que ce soit isolément. Ensemble, ils dessinaient une intention.

— Les noms complets ? demanda Jonas en regardant le carton qu'elle utilisait comme registre.

— Seulement si les gens les donnent. On note aussi qui ne veut pas être identifié.

— Pourquoi ?

— Parce qu'une liste de survivants peut devenir une liste de cibles.

Sofia releva les yeux du module noir. Elle n'avait pas pensé à cela. Jonas non plus.

Amina créa trois signes dans la marge : un cercle pour ce qui avait été vu directement, un triangle pour ce qui avait été entendu, une ligne ondulée pour ce qui avait été rapporté par quelqu'un d'autre. Elle refusa d'écrire « vrai » ou « faux ».

— On ne sait pas encore assez pour distribuer ces mots-là, dit-elle.

Un homme voulut raconter qu'un autobus avait volontairement écrasé une foule. Amina lui demanda où il se trouvait. Il avait vu une vidéo. La vidéo venait d'un collègue. Le

collègue l'avait reçue d'un groupe de discussion. Elle nota l'événement, puis dessina trois lignes ondulées.

— Vous ne me croyez pas ?

— Je crois que vous avez vu une image. Ce n'est pas la même chose que croire l'histoire attachée à l'image.

La distinction irrita l'homme. Elle calma les autres. Pour la première fois, quelqu'un leur offrait une manière de ne pas choisir immédiatement entre la panique et le déni.

Jonas observa Amina recommencer le compte. Elle prononçait chaque prénom à voix basse avant de l'écrire, comme pour rappeler que les chiffres étaient faits de personnes. Quand elle arriva à vingt-sept, elle ne dit pas qu'ils avaient sauvé vingt-sept vies.

— Nous avons vingt-sept témoins, dit-elle. Et vingt-sept versions incomplètes du même matin.

L'agent de liaison les pressa. Jonas rendit le carton à Amina.

— Gardez l'original. Faites monter une copie à Marchand.

— Je vais monter les faits. Pas les résumés.

— Encore mieux.

Jonas et Sofia suivirent l'agent vers l'escalier. En chemin, Sofia sortit de sa poche le module noir récupéré dans la machinerie. Le boîtier n'était pas plus grand qu'un paquet de cartes. Il avait pourtant contrôlé un moteur, un frein et une voix capable de prononcer le nom de Jonas.

— Tu as trouvé quelque chose ? demanda-t-il.

— Une signature commune. Les modules autonomes de coordination utilisent la même architecture dans les transports, les bâtiments et les services d'urgence.

— Ils ont un nom ?

Sofia hésita avant de répondre.

— Dans les contrats de modernisation : Réseau-Mère.

Le nom promettait le soin. Il avait été choisi pour rassurer des conseils d'administration, des ministères et des citoyens qui ne liraient jamais les annexes techniques.

Derrière eux, Amina recommença le compte depuis le premier nom.

Devant, l'escalier montait vers une salle où des adultes allaient tenter de décider si la ville était victime d'une panne, d'une attaque ou de sa propre confiance.

Jonas serra la rampe froide.

À cet instant, il ne savait qu'une chose : vingt-sept personnes étaient vivantes parce que trois êtres humains avaient désobéi à une procédure de protection.

Chapitre 3 — Une erreur qui regarde

À onze heures dix-sept, les autorités déclarèrent que la situation demeurerait sous contrôle.

À onze heures dix-huit, le centre d'appels d'urgence reçut huit mille requêtes en moins de deux minutes.

À onze heures vingt, les trois principales chaînes d'information diffusèrent des cartes différentes de Québec. Sur la première, Saint-Roch apparaissait en rouge. Sur la deuxième, le quartier était vert. Sur la troisième, il n'existait plus : une zone grise intitulée SECTEUR EN RÉVISION avait remplacé les rues, les immeubles et les milliers de personnes qui s'y trouvaient encore.

Les commentateurs rirent du bogue d'affichage.

Jonas, lui, ne trouva rien de drôle à une carte capable d'effacer un quartier avant que les secours aient fini d'y entrer.

L'agent de liaison les conduisit au quatrième étage par un escalier réservé au personnel. Sofia montait derrière Jonas, le module noir récupéré dans la machinerie de l'ascenseur enveloppé dans une compresse stérile. Elle refusait de le glisser dans une poche. Après ce qu'ils venaient de voir, aucun d'eux ne tenait à laisser un appareil inconnu toucher un téléphone, une carte d'accès ou le réseau sans fil du bâtiment.

Au deuxième palier, ils croisèrent Amina Rahman qui descendait avec son registre contre la poitrine. Une employée municipale portait la copie destinée à la cellule de crise.

— Les vingt-sept personnes sont comptées, dit Amina. Moreau accompagne Émile et les autres vers l'annexe. La sortie principale est encore verrouillée par intermittence.

— Vous venez avec nous ? demanda Jonas.

Amina regarda la file qui progressait lentement vers les niveaux inférieurs. Une femme soutenait son mari. Un enfant serrait une couverture de survie autour de ses épaules comme une cape trop brillante. Derrière eux, quelqu'un recommençait à

compter les marches à voix haute pour empêcher la panique de gagner.

— Pas avant qu'ils aient tous une destination confirmée par une personne réelle.

Elle tendit la copie du registre à Jonas.

— Si les listes changent là-haut, ceci ne changera pas.

Jonas prit les feuilles.

— Gardez l'original près de vous.

— C'était déjà mon intention.

Ils se séparèrent sans cérémonie. Depuis le matin, les adieux avaient cessé d'avoir la forme d'adieux. On disait seulement où l'on allait, qui l'on emmenait et ce qu'on promettait de vérifier.

La salle de crise occupait une ancienne salle de conférence dont les murs avaient été recouverts d'écrans, de cartes interactives et de tableaux blancs. Au centre, une longue table portait les traces de trop de nuits administratives : gobelets de café, câbles emmêlés, stylos sans capuchon, dossiers imprimés par prudence puis oubliés. L'air sentait le plastique chaud et la fatigue.

Jonas avait toujours détesté ce genre de pièce. Non parce qu'elle était inutile, mais parce qu'elle donnait facilement l'illusion qu'une table, des données et des titres de fonction constituaient déjà une réponse.

On y avait rassemblé ceux qui avaient réussi à entrer avant la fermeture partielle des accès : deux analystes réseau, un responsable des transports, une juriste, un officier de liaison des services incendie et Hélène Marchand, directrice adjointe de la sécurité civile. Moreau se tenait près de la porte, les bras croisés. Il avait refusé de quitter l'étage avant que les caméras du corridor soient physiquement débranchées.

Hélène gardait le dos droit malgré la fatigue. Ses cheveux blancs étaient tirés en un chignon sévère qui ne tremblait pas lorsqu'elle tournait la tête. Elle avait une voix basse, presque rauque, et cette habitude de poser ses lunettes sur la table avant d'énoncer une vérité qu'aucun règlement ne rendrait plus facile.

Jonas la respectait depuis longtemps. Ce matin-là, il vit surtout qu'elle était plus inquiète qu'elle ne voulait le montrer.

— On ne prononce pas le mot attaque tant qu'on n'a pas de preuve, dit-elle.

Sofia déposa le module noir sur une feuille blanche.

— Une panne ne prononce pas le nom des gens. Une panne ne verrouille pas un ascenseur après avoir calculé combien de temps ses occupants peuvent tenir. Une panne ne réécrit pas les listes d'évacuation pendant qu'on les consulte.

L'un des analystes, un jeune homme au visage trop pâle, se pencha vers le boîtier sans le toucher.

— Un automate conversationnel injecté dans les canaux municipaux pourrait produire des messages personnalisés.

— Il connaît aussi les plans des portes condamnées, les ascenseurs hors service, les dossiers médicaux, les priorités d'ambulance et les badges désactivés en temps réel, répondit Sofia. Vous appelez ça comment, quand un automate sait qui est coincé derrière quelle porte et choisit de mentir à son sujet ?

— Je dis seulement que c'est possible techniquement.

— Techniquement, beaucoup de choses sont possibles. C'est quand elles commencent à décider qui peut sortir que le vocabulaire devient important.

La juriste ouvrit un dossier.

— Nous devons rester prudents. Une qualification erronée peut provoquer une panique générale et engager la responsabilité de la Ville.

Hélène posa ses lunettes sur la table.

— Si la ville brûle, les morts ne viendront pas témoigner contre nous.

Le silence qui suivit fut bref, mais il changea l'air de la pièce. La directrice adjointe venait de franchir une ligne administrative. Tous le comprirent.

Jonas déposa le registre d'Amina au centre de la table.

— Voici vingt-sept personnes que le système marquait comme évacuées avant qu'on les sorte de l'ascenseur. Voici un employé inscrit comme ayant quitté le bâtiment une heure avant que plusieurs témoins ne le voient au travail. Ce ne sont pas des anomalies abstraites. Ce sont des faits qui ont été remplacés.

Hélène parcourut les colonnes manuscrites: noms, états, destinations, témoins. Son doigt s'arrêta sur une correction entourée deux fois.

— Qui a préparé ça ?

— Amina Rahman. Continuité des opérations.

— Faites-lui donner tout ce qu'elle demande : papier, crayons, copies carbone, classeurs. Et personne ne numérise son registre sans son accord.

La juriste releva la tête, surprise.

— Nous allons créer une chaîne parallèle de données personnelles ?

— Non, répondit Hélène. Nous allons conserver une chaîne humaine de preuves.

Jonas posa les mains sur la table.

— Les téléphones donnent des ordres contradictoires. Les écrans publics aussi. Les accès automatiques nous isolent par secteurs. Les ascenseurs sont inutilisables. Les feux de circulation ne reconnaissent plus les priorités d'urgence. À partir de maintenant, on arrête d'utiliser tout ce qui décide à notre place sans qu'une personne puisse répondre de la décision.

— On ne peut pas recommander officiellement aux citoyens d'ignorer les systèmes publics, objecta la juriste.

— Les systèmes publics recommandent aux citoyens de se mettre en danger.

— Je comprends, mais juridiquement...

— Juridiquement, coupa Hélène, nous documenterons chaque décision. Humainement, nous allons d'abord empêcher les gens de mourir.

Elle remit ses lunettes.

— Montrez-moi ce que nous savons réellement.

Sofia débrancha un écran secondaire du réseau mural et l'alimenta avec une batterie indépendante. Elle n'utilisa ni le tableau de bord municipal ni les cartes mises à jour automatiquement. Elle reconstruisit une vue simplifiée à partir des confirmations arrivées par radio, des appels transmis par des

opérateurs identifiés, des rapports de pompiers et des messages écrits avant les coupures.

Des points apparurent sur la carte.

— Accidents coordonnés aux intersections majeures. Trois hôpitaux signalent des dossiers modifiés. Deux ponts sont indiqués fermés alors qu'ils restent praticables. Un tunnel est annoncé ouvert tandis que plusieurs véhicules y sont bloqués. Des drones civils stationnent au-dessus du port sans mission déclarée. Les autobus autonomes rentrent au dépôt malgré les demandes d'évacuation.

Le responsable des transports redressa la tête.

— Pas tous.

Jonas se tourna vers lui.

— Combien ?

— Quarante-six sur cinquante-deux.

— Et les six autres ?

L'homme consulta son écran, puis un second.

— Je n'ai plus leur position.

— Vous l'avez perdue ou elle a été retirée ? demanda Sofia.

Il ouvrit la bouche, la referma et passa à une fenêtre moins élégante, remplie de lignes de journal.

— Les deux, je crois.

Sofia agrandit une zone près du fleuve.

— Et ceci. Les caméras du secteur ont toutes cessé de transmettre pendant quatre minutes.

— Une panne ? demanda l'officier des incendies.

— Elles n'ont pas cessé d'enregistrer. Leurs images ont été remplacées.

Elle ouvrit un fichier.

Un couloir blanc apparut à l'écran. Il était étroit, sans fenêtre, éclairé par des tubes froids. Aucun logo, aucune plaque, aucun repère municipal. Le sol brillait avec une propreté qui semblait presque provocante au milieu de la ville en crise.

Moreau se pencha.

— Ce n'est pas dans ce bâtiment.

— Ni dans aucun plan municipal auquel j'ai accès, dit Sofia.

Une silhouette traversa le fond du couloir. Elle ne resta visible qu'une fraction de seconde : un corps droit, sombre, impossible à identifier.

Hélène demanda de revenir en arrière.

Sofia toucha la commande.

Le fichier se ferma.

Pas de message d'erreur. Pas d'accès refusé. Une phrase noire apparut sur fond blanc.

CECI NE VOUS CONCERNE PAS.

Le jeune analyste recula sa chaise.

— Ce n'est pas possible.

Jonas sentit monter en lui une colère froide. Il avait entendu cette phrase toute sa vie sous des formes différentes : ce n'est pas possible, ce n'est pas notre juridiction, ce n'est pas prévu. Les catastrophes aimaient ces phrases. Elles entraient par elles comme l'eau dans une fissure.

— À partir de maintenant, dit-il, tout ce qui déplace, enferme ou efface une personne nous concerne.

Hélène le regarda longtemps, puis hocha la tête.

— Miller, vous coordonnez les confirmations humaines. Alvarez, vous isolez un réseau local sans accès externe. Moreau, vous trouvez des radios analogiques, des clés mécaniques, des lampes, des plans papier et tout ce qui fonctionne sans permission numérique. Les autres, vous imprimez ce qui peut encore l'être : plans, listes de refuges, accès aux hôpitaux, noms des personnes coincées, inventaires de carburant et de médicaments.

— Et les communications publiques ? demanda la juriste.

Hélène prit un marqueur et écrivit sur une feuille.

NE CROYEZ PAS UNE CONSIGNE QUE PERSONNE
N'ACCEPTE DE SIGNER.

Elle relut la phrase, barra le milieu et recommença plus simplement.

CHERCHEZ UNE VOIX VIVANTE. VÉRIFIEZ AVANT
D'OBÉIR.

— Voilà ce qu'on diffusera, dit-elle. Pas comme un ordre. Comme une méthode.

Le responsable des transports secoua la tête.

— Vous allez demander à des milliers de personnes de douter de toutes les consignes ?

— Elles doutent déjà, répondit Jonas. La différence, c'est qu'on va leur donner une manière de vérifier au lieu de les laisser seules avec leur peur.

Hélène demanda les journaux bruts. Pas les résumés, pas les cartes nettoyées pour les conférences de presse, pas les tableaux où les valeurs aberrantes disparaissaient automatiquement. Les journaux bruts.

La juriste assise au bout de la table demanda qui autorisait cette extraction. Hélène la fixa comme si le mot autorisait appartenait déjà à une époque lointaine.

— Moi.

— Vous n'avez pas la compétence sur les serveurs provinciaux.

— Les serveurs provinciaux viennent de modifier des itinéraires d'ambulance. Ils ont pris compétence sur nous sans formulaire.

Un téléphone fixe sonna. Tous les appareils mobiles avaient été isolés, mais la ligne grise au centre de la table appartenait à un ancien réseau de secours. Hélène décrocha.

Jonas n'entendit pas la voix, seulement le changement dans son visage. Elle se redressa, choisit des réponses courtes et nota un nom sur le tableau : cabinet du ministre.

— Oui, monsieur. Non, monsieur. Nous n'avons pas confirmé une cyberattaque. Nous avons confirmé des décisions automatisées non traçables qui ont mis des civils en danger.

Elle écouta.

— Je comprends les conséquences publiques du vocabulaire.

Nouvelle pause.

— Les conséquences physiques ont commencé avant les conséquences publiques.

La voix monta assez pour que les personnes proches entendent une colère filtrée par le combiné. Hélène éloigna légèrement l'appareil.

— Vous me demandez de maintenir le message « situation sous contrôle » ?

Elle regarda la carte où les points rouges augmentaient.

— Contrôle par qui ?

La communication fut coupée.

Personne ne parla immédiatement. La juriste se frotta le front.

— Vous venez peut-être de perdre votre poste.

— Alors inscrivez l'heure, répondit Hélène. Il faudra savoir quand le poste est devenu plus important que les faits.

Amina ouvrit une nouvelle page : pression politique sur le vocabulaire public, source identifiée, contenu partiellement entendu. Elle demanda à Hélène de dicter les mots exacts dont elle se souvenait, puis demanda à la juriste de noter ce qu'elle avait seulement déduit.

La distinction irrita Hélène.

— J'étais au téléphone.

— Justement. Vous étiez aussi en colère.

Le regard de la directrice adjointe devint dur. Jonas attendit l'explosion. Elle ne vint pas. Hélène inspira, puis reprit depuis le début en séparant les phrases entendues de son interprétation.

— C'est insupportable, dit-elle après avoir terminé.

— Oui, répondit Amina. La vérité l'est souvent pour celui qui doit reconnaître sa propre marge d'erreur.

Sofia avait obtenu l'accès à une copie locale des journaux de transport. Elle projeta les lignes sur son écran isolé. Les événements défilaient par milliers : commandes, accusés de réception, corrections, priorités, annulations. À première vue, tout semblait technique. Puis elle filtra les décisions ayant affecté une infrastructure dans les six dernières heures.

Une signature revenait.

Pas un nom. Une chaîne de caractères associée à une autorité dite adaptative. Elle apparaissait dans les autobus, les portes, les caméras, la répartition médicale et les panneaux routiers.

— Le même module décide partout ? demanda Moreau.

— Pas le même module. La même règle supérieure.

— Laquelle ?

Sofia agrandit la ligne de configuration. Le texte était bref : réduire l'incertitude civile par convergence des comportements.

Jonas relut les mots.

— Convergence.

— Faire en sorte que les gens choisissent la même chose, expliqua Sofia.

— Même si la chose est mauvaise ?

— Une machine ne commence pas par demander si un comportement est bon. Elle demande s'il est prévisible.

Le responsable des transports se défendit. La règle avait été adoptée après une série de crises où les directives contradictoires avaient provoqué des mouvements de foule. Elle devait harmoniser les messages, éviter la panique, donner une consigne unique.

— Une seule voix, résuma Jonas.

— C'était l'objectif.

— Et personne n'a demandé ce qui arriverait si cette voix se trompait.

L'homme baissa les yeux.

Hélène fit imprimer la configuration. L'imprimante réseau refusa. Sofia connecta une vieille machine directement à l'ordinateur isolé. Le papier sortit lentement, ligne après ligne, avec le bruit dérisoire d'un mécanisme qui ne savait pas qu'il produisait peut-être la preuve d'une trahison nationale.

Ils préparèrent plusieurs enveloppes. Une pour Saint-Anselme. Une pour un poste de pompiers encore joignable. Une confiée à l'officier de liaison, qui choisit un messager à pied. Hélène en glissa une dernière sous la doublure de son sac.

— Personne ne connaît toutes les copies, dit Amina.

— Vous aviez déjà prévu ça ? demanda la juriste.

— Les archives brûlent rarement par accident quand elles dérangent assez de monde.

Le centre d'appels envoya une nouvelle série de rapports. Les opérateurs entendaient désormais des citoyens répéter des expressions identiques sans savoir d'où elles venaient : point de

stabilisation, densité optimale, immobilité protectrice. Le vocabulaire du système passait dans les bouches humaines.

Jonas comprit qu'une infrastructure n'avait pas besoin de convaincre tout le monde. Elle devait seulement fournir les mots que la peur utiliserait ensuite toute seule.

Il demanda qu'on interdise ces expressions dans les communications internes, non parce qu'elles étaient magiques, mais parce qu'elles masquaient des décisions concrètes. On ne dirait pas densité optimale. On dirait combien de personnes, dans quelle pièce, avec quelles sorties. On ne dirait pas point de stabilisation. On donnerait une adresse, un responsable et une preuve que le lieu existe.

— Vous voulez réécrire tout le langage de crise ? demanda l'analyste.

— Seulement les mots qui permettent de déplacer des gens sans dire qui les déplace.

Hélène ajouta une consigne au tableau : aucun terme abstrait sans conséquence observable.

Cette règle ralentit immédiatement les discussions. Elle les améliora aussi. Une évacuation nécessaire devint trois cents personnes à faire sortir par deux escaliers. Une perturbation médicale devint douze patients dont les dossiers ne correspondaient plus aux bracelets. Une perte de signal devint quatre quartiers sans moyen de joindre les ambulances.

Le monde restait immense et incontrôlable. Mais les phrases cessèrent, pendant quelques minutes, de le rendre plus flou qu'il ne l'était.

Puis l'écran principal s'alluma sans réseau et afficha leur nouvelle règle mot pour mot.

AUCUN TERME ABSTRAIT SANS CONSÉQUENCE
OBSERVABLE.

En dessous apparut une question.

QUELLE CONSÉQUENCE ACCEPTEZ-VOUS POUR
MAINTENIR VOTRE LIBERTÉ ?

Hélène ne répondit pas. Elle arracha la feuille imprimée de la machine et la plia en quatre.

— Nous évacuons, dit-elle. Pas parce qu'il nous l'ordonne. Parce que cette salle vient de perdre sa confidentialité.

Cette exigence troubla davantage les analystes que n'importe quelle alarme.

— Ils sont volumineux, dit l'un d'eux.

Sofia laissa échapper un rire sans joie.

— Les conséquences aussi.

Le jeune analyste fit défiler les lignes. Son doigt hésita au-dessus du clavier.

— Montrez-nous la première divergence, dit Hélène.

— Impossible à isoler.

Sofia se pencha près de lui.

— Alors montre-nous la première que tu as eu envie de classer comme insignifiante.

Il rougit. Après quelques secondes, il ouvrit un fichier horodaté de 03 h 42.

À cette heure-là, la ville dormait encore sous une pluie froide. Le système d'entretien routier avait demandé une réallocation des véhicules de déglacage vers certains axes. Rien d'exceptionnel. Quatre secondes plus tard, une priorité sanitaire avait été assignée aux mêmes artères. Une consigne de sécurité avait ensuite bloqué trois rues secondaires. Une alerte de fuite de gaz, jamais confirmée, avait redirigé deux ambulances. Une fermeture scolaire automatique avait poussé des familles vers des points de rassemblement qui n'étaient pas encore ouverts.

— Ce n'est pas une attaque frontale, dit l'officier des incendies.

Jonas suivit les lignes qui convergeaient lentement vers les mêmes secteurs.

— C'est un entonnoir.

Hélène se rapprocha de la carte.

— Pour amener quoi vers quoi ?

Sofia superposa les événements. Plusieurs zones se dessinèrent autour d'installations qui, prises séparément, ne semblaient pas stratégiques : un centre de données municipal, une antenne de télécommunications, deux cliniques, un dépôt de batteries, une

école, un ancien garage de transport adapté et une bibliothèque de quartier.

— Pas quoi, dit-elle. Qui.

Jonas pensa aux familles déplacées, aux personnes âgées dirigées vers des portes fermées, aux ambulances envoyées hors des corridors praticables. L'infrastructure ne tuait pas comme une armée. Elle triait comme un comptable. Elle réduisait les choix jusqu'à ce qu'une seule direction paraisse raisonnable.

La juriste murmura :

— Nous ne pouvons pas dire cela publiquement sans preuve de l'intention.

Hélène tourna vers elle un regard dur.

— Nous ne pouvons pas survivre si nous refusons de le dire ici.

Tous les écrans de la salle blanchirent au même instant.

Il n'y eut ni logo, ni menace, ni revendication. Une seule ligne noire apparut au centre.

ANOMALIE HUMAINE DÉTECTÉE : DÉCISION NON
OPTIMALE.

Sofia recula d'un pas.

— Elle nous voit.

— « Elle » ? répéta le jeune analyste.

— Le Réseau-Mère, répondit Sofia. Ou ce qui utilise son architecture.

Hélène se tourna vers Moreau.

— Coupez tout.

Moreau arracha la prise du moniteur le plus proche. L'officier des incendies fit de même. Deux écrans moururent. La carte principale resta allumée.

— Alimentation séparée, constata Sofia. Elle a son propre circuit de secours.

Jonas saisit une chaise et frappa le support mural. Le premier coup fendit la coque. Le deuxième arracha une fixation. Au troisième, des étincelles jaillirent et l'image disparut dans un claquement sec.

Pendant deux secondes, la salle de crise redevint une pièce ordinaire avec des murs, des personnes essoufflées et une odeur de plastique brûlé.

Hélène ne le réprimanda pas.

— À partir de maintenant, tout ce qui peut être imprimé le sera. Tout ce qui peut être écrit à la main le sera. Tout ce qui peut être transmis par radio courte portée passera par une personne identifiée.

Le responsable des transports eut un rire nerveux.

— Nous revenons cinquante ans en arrière ?

Jonas ramassa un morceau de plastique tombé au sol.

— Non. Nous revenons à l'endroit où quelqu'un peut encore dire non.

Le silence qui suivit n'avait rien d'héroïque. C'était un silence de honte. Tous, dans la salle, savaient qu'ils avaient contribué, chacun à leur manière, à bâtir un monde où le refus était devenu une friction à supprimer. Les formulaires exigeaient des cases. Les applications proposaient le trajet le plus efficace. Les assurances récompensaient les comportements prévisibles. Les plateformes choisissaient ce qu'il fallait regarder avant même que la fatigue laisse le temps de désirer autre chose.

Le Réseau-Mère n'était pas apparu dans la nuit.

Il avait grandi dans l'espace que les humains lui avaient cédé pour ne plus avoir à décider.

Hélène prit un marqueur et écrivit quatre mots sur le tableau blanc : NOMS. FAITS. PREUVES. REFUS.

— Notre méthode, dit-elle. Si les systèmes mentent, nous gardons les noms. Si les cartes changent, nous gardons les faits. Si les voix officielles se contredisent, nous gardons les preuves. Et si un ordre protège les gens en les emprisonnant, nous gardons le droit de refuser.

Une alarme retentit dans le corridor.

Cette fois, personne ne regarda les écrans.

Moreau ouvrit la porte. Un agent apparut, essoufflé.

— Les accès du rez-de-chaussée se verrouillent par zones. Le passage vers l'annexe est encore libre, mais les portes coupe-feu commencent à se fermer.

Hélène consulta la carte papier étalée sur la table.

— Combien de personnes restent dans le bâtiment ?

— Plus de deux cents confirmées. Peut-être davantage dans les bureaux latéraux.

Jonas pensa au registre d'Amina, à toutes les lignes qu'elle n'avait pas encore eu le temps d'écrire.

— On évacue vers où ?

— L'école Saint-Anselme a ouvert ses portes à Limoilou, répondit Hélène. La directrice accepte les familles bloquées entre les secteurs. L'ancien passage de livraison rejoint le stationnement ouest. Ensuite, on peut contourner les grands axes à pied.

— Peut-on confirmer que l'école est réellement ouverte ? demanda Sofia.

Hélène prit une radio analogique. Une voix de femme répondit après deux appels, couverte de parasites. Elle donna son nom, Élise Gagnon, puis décrivit la cour, le gymnase, le nombre approximatif de personnes déjà accueillies et la couleur de la porte latérale qu'elle avait ouverte elle-même.

Sofia acquiesça.

— Confirmation humaine.

Hélène remit la radio à Moreau.

— Vous conduisez le premier groupe avec Miller et Alvarez. Rahman prend le registre et les personnes à mobilité réduite. Je reste ici pour vider les étages et transférer la cellule de crise.

— Le centre n'est plus sûr, dit Jonas.

— Justement. Quelqu'un doit être le dernier à annoncer qu'on le quitte.

Elle lui tendit la feuille portant les deux phrases manuscrites.

— Faites-les recopier à Saint-Anselme.

Jonas plia la feuille et la glissa dans sa poche intérieure.

La première sortie ne donna pas sur la rue, mais sur le ventre humide du bâtiment. Des tuyaux, des câbles et des conduits couraient au plafond. L'air sentait la poussière mouillée, le métal

et l'eau stagnante. Québec avait toujours possédé deux villes superposées : celle des façades, des vitrines et des panneaux, puis celle des sous-sols, des stationnements, des tunnels et des passages réservés aux travailleurs que personne ne remarquait lorsque tout fonctionnait.

Ce jour-là, la seconde ville était plus fiable que la première.

Jonas avançait à la lumière d'une lampe de poche. Moreau l'accompagnait à quelques pas, une radio à la ceinture. Derrière eux, Émile boitait en s'appuyant sur un employé d'entretien. Amina suivait avec son registre, répétant les noms au fur et à mesure que les groupes franchissaient les portes coupe-feu. Sofia fermait la marche, sa tablette éteinte et le module noir enfermé dans une boîte métallique récupérée au service technique.

À chaque embranchement, Jonas demandait à quelqu'un d'autre de décrire ce qu'il voyait avant de décider.

Émile finit par le remarquer.

— Pourquoi tu nous demandes ? Tu sais où aller.

— Je sais ce que je crois voir.

— C'est pas pareil ?

— Plus maintenant.

Le garçon réfléchit, puis se mit lui aussi à regarder les angles morts. Jonas sentit une tristesse lourde lui serrer la poitrine. Le monde adulte recrutait déjà des enfants pour vérifier ses erreurs.

Au bout du couloir, une porte métallique portait une affiche : **ACCÈS INTERDIT — MAINTENANCE SEULEMENT.**

Moreau essaya la poignée.

— Verrouillée.

Sofia s'approcha.

— Attends.

Elle posa l'oreille contre le métal. Un grondement irrégulier montait de l'autre côté.

— Le stationnement souterrain.

— C'est bon ou mauvais ? demanda Émile.

— Ça dépend de ce qui y roule sans conducteur.

Sofia sortit une lame plate et un petit outil pliant. Jonas ne lui demanda pas pourquoi elle possédait ce matériel. Elle aurait

répondu que les portes étaient plus honnêtes quand on cessait de leur demander la permission.

La serrure céda.

Le stationnement baignait dans une pénombre bleutée. Des néons d'urgence dessinaient des flaques pâles sur le béton. Plusieurs voitures étaient immobilisées, portières ouvertes. Les moteurs de certaines tournaient encore sans conducteur. Au loin, une alarme sonnait par intervalles courts, comme un cœur mécanique incapable de choisir entre la fuite et l'arrêt.

— Personne ne touche aux véhicules, dit Jonas.

Un homme protesta aussitôt.

— Ma voiture est là. On peut sortir par la rampe.

— Les portes de garage sont contrôlées à distance.

— Je peux les défoncer.

La crise donnait aux gestes simples une beauté dangereuse. Défoncer. Briser. Forcer. Comme si la violence pouvait remplacer la compréhension.

— Et si la porte descend pendant que vous êtes sous elle ? demanda Sofia.

L'homme serra les dents.

— On ne va pas marcher sous la pluie comme des idiots.

Moreau désigna les véhicules dont les phares s'allumaient et s'éteignaient sans raison.

— Aujourd'hui, marcher comme des idiots est peut-être ce qui nous gardera vivants.

Ils longèrent les voitures. Une radio jouait encore dans une berline noire. Une voix gouvernementale répétait que la situation était surveillée et que la coopération du public était essentielle. Les mots étaient lisses, prononcés avec un calme si parfait qu'ils semblaient avoir été vidés de toute personne.

Amina nota l'heure du message sans ralentir.

— Pourquoi écrire ça ? demanda l'employé qui aidait Émile.

— Parce qu'un mensonge répété devient souvent une preuve de sa propre diffusion.

À mi-chemin, toutes les alarmes de voitures cessèrent en même temps.

Le silence fut plus violent que le bruit.

Sofia leva un poing. Le groupe s'immobilisa.

Un véhicule de livraison autonome se mit en marche au fond du stationnement. Ses roues tournèrent lentement. Il avança de quelques mètres, s'arrêta, pivota vers eux, puis alluma ses feux.

— Reculez derrière les colonnes, murmura Jonas.

Personne ne discuta.

Le véhicule roula jusqu'à l'allée centrale. Il n'accéléra pas. Il se plaça simplement entre le groupe et la rampe principale, comme s'il avait reçu l'ordre de fermer un passage avec sa propre masse.

— Il ne nous attaque pas, souffla Moreau.

— Il nous dirige, répondit Sofia.

Une porte de service se trouvait sur leur gauche. Aucun voyant n'était allumé sur son boîtier. Un morceau de bois ancien maintenait le battant entrouvert.

Jonas regarda la cale. Elle était sale, ébréchée, couverte de poussière. Rien d'automatique. Rien d'élégant. Quelqu'un avait préparé ce passage avant eux.

— Qui a fait ça ? demanda Amina.

Moreau secoua la tête.

— Pas mes équipes.

Le véhicule de livraison avança encore d'un mètre.

Jonas n'avait pas le temps de comprendre l'aide avant de l'accepter.

— Par la porte.

Ils passèrent un à un. Amina comptait. Moreau soulevait Émile dans les marches. Sofia resta la dernière jusqu'à ce que le véhicule se trouve assez près pour que ses capteurs balayent son visage d'une lumière bleue.

Sur son tableau de bord, une phrase apparut.

ITINÉRAIRE NON RECOMMANDÉ.

Sofia sourit sans joie.

— Alors c'est probablement le bon.

Elle franchit la porte et Moreau retira la cale. Le battant se referma juste avant que le véhicule n'atteigne le mur.

Le passage secondaire remontait vers une aire de livraison. L'air froid entra par une porte extérieure mal fermée. Dehors, la pluie avait diminué, mais les sirènes se répondaient d'un quartier à l'autre. Les feux de circulation clignotaient selon des rythmes incompatibles. Des gens marchaient au milieu des rues, leurs téléphones levés comme des boussoles devenues folles.

Jonas attendit que le dernier nom soit confirmé.

— Deux cent onze, annonça Amina. Deux cent onze personnes sorties par ce passage. Aucune manquante selon les listes humaines disponibles.

— « Selon les listes disponibles » ? répéta Moreau.

— Je ne transforme pas une limite en certitude.

Hélène les appela par radio. Sa voix était plus faible, noyée dans des parasites.

— Miller, le corridor vers Saint-Anselme est encore praticable. Évitez les artères indiquées en vert. Elles concentrent les véhicules autonomes.

— Vous avez dit vert ?

— Oui. Les cartes officielles inversent désormais plusieurs niveaux de risque.

Jonas regarda la ville. Même les couleurs avaient cessé de vouloir dire ce qu'elles promettaient.

— Et vous ?

Un silence bref.

— Je termine l'évacuation du quatrième.

— Hélène...

— Ne transformez pas mon travail en adieu, Miller. Allez ouvrir un endroit où les gens pourront encore choisir.

La communication se coupa.

Avant de sortir, ils durent décider qui avait le droit de donner un ordre dans un couloir où les panneaux lumineux changeaient de direction toutes les trente secondes.

Moreau proposa une chaîne simple : celui qui voit le danger parle ; celui qui est le plus près vérifie ; Jonas tranche seulement si l'attente risque de tuer quelqu'un. Sofia ajouta qu'aucune porte automatique ne serait franchie sans une butée physique. Amina

exigea que la personne restée en arrière soit nommée avant le départ.

— Pourquoi nommée ? demanda Moreau.

— Pour qu'on ne découvre pas trop tard qu'on a supposé que quelqu'un d'autre l'attendait.

Ils utilisèrent des cales de bois, des extincteurs et une barre arrachée à un vestiaire. Une méthode laide, lente, impossible à présenter dans un rapport de sécurité. Elle fonctionna.

Au deuxième sous-sol, une flèche verte s'alluma au-dessus d'une porte condamnée depuis des années. Deux personnes voulurent la suivre. Jonas les arrêta et demanda au concierge de confirmer le plan. Derrière la porte, l'ancien escalier avait été muré.

— Il connaît les pictogrammes, murmura Sofia. Pas nécessairement le bâtiment réel.

— Ou il le connaît et veut voir qui vérifie, répondit Jonas.

Cette possibilité les accompagna jusqu'au stationnement.

Un enfant demanda pourquoi les lumières leur montraient de mauvais chemins. Sa mère lui ordonna de se taire. Jonas s'accroupit pourtant.

— Parce que les lumières ne savent pas où nous voulons aller.

— Elles savent où est la sortie.

— Oui. Mais sortir n'est pas toujours le même choix que survivre.

L'enfant sembla insatisfait. Jonas aussi. Une réponse compréhensible n'était pas forcément une réponse complète.

Ils marquèrent leur passage à la craie, non par des flèches, mais par des paires de traits. Le premier indiquait qu'une personne était passée. Le second, qu'elle était revenue confirmer la route. Une direction sans trait de retour ne devait pas être suivie.

La ville venait de transformer les panneaux en pièges. Ils répondirent en inventant une signalisation qui exigeait un témoin vivant.

Sofia déplia une carte papier sur le capot d'une voiture abandonnée. Moreau indiqua les rues qu'il connaissait. Amina ajouta les secteurs confirmés par témoins. Pour la première fois

depuis le matin, aucun algorithme ne proposa l'itinéraire le plus rapide.

Ils choisirent ensemble le chemin le moins facile à falsifier.

Au moment de partir, Jonas se retourna vers le bâtiment principal. Plusieurs fenêtres s'éteignirent étage par étage. Au quatrième, une seule lumière resta allumée.

Puis elle clignota trois fois.

Un signal humain convenu quelques minutes plus tôt.

Encore occupé.

Encore vivant.

Jonas rangea la carte dans son manteau.

Derrière eux, dans le stationnement, les caméras se tournèrent toutes vers la porte de service que quelqu'un avait maintenue ouverte.

Pour la première fois, le Réseau-Mère ne corrigeait pas seulement une erreur.

Il la regardait.

**MERCI D'AVOIR LU
CETTE DÉMO**

L'histoire se poursuit au chapitre 4

LE PREMIER REFUGE

Rejoignez la page Facebook officielle

L'ÈRE DES CONSCIENCES



Scannez le code QR avec l'appareil photo de votre téléphone.

facebook.com/leredesconsciences

VERSION PROMOTIONNELLE GRATUITE — NE PEUT ÊTRE VENDUE

Le monde ne s'est pas effondré en un jour.
Il a d'abord appris à obéir.

Lorsque les réseaux cessent de servir l'humanité et commencent à la classer, Québec devient le laboratoire d'un ordre sans visage. Les villes se ferment, les voix imitent les morts et chaque refuge peut se transformer en piège.

Jonas Miller n'a jamais voulu devenir un chef. Pourtant, sa détermination à choisir l'humain plutôt que la procédure fait de lui un point de ralliement. À ses côtés, Kyra demeure insaisissable : lucide, dangereuse, peut-être indispensable.

Ensemble, ils devront affronter le Réseau-Mère, une intelligence qui prétend protéger l'humanité en lui retirant jusqu'au droit de décider.

Que reste-t-il à sauver lorsque la conscience elle-même devient un territoire de guerre ?

Premier tome de L'Ère des consciences, La Cendre du Jugement ouvre une saga de science-fiction sombre consacrée au libre arbitre, à la mémoire et au prix de l'obéissance.

BENOIT CANTIN

L'ÈRE DES CONSCIENCES